

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 8. — AOÛT 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIERES DU N° 8

L'idée de Dieu et Victor Hugo (<i>suite</i>), par Algol.....	449
Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard....	465
Pensées philosophiques, l'Evolution, par le Prof. Moutonnier.....	472
Crépuscule de juin, poésie, par S. H.....	475
Deux lettres ouvertes, Mme R. Noeggerath, par Léopold Dauvil.....	477
De la délimitation de la création dans l'espace, par E. Couillaud.....	478
La main invisible, par Walker Atkinson.....	481
Invocation, poésie, par Jules Moniot.....	484
Nouveaux entretiens spirites, 2 ^e série.....	485
La main. Essai d'une étude chiromancienne, par M. de Redka.....	491
Conférence du Féminisme spiritualiste et de l'Education de la croyance, (<i>suite</i>), par Mme O. de Bezobrazow.....	494
Identification d'un esprit, par Clément.....	501
Conférence spirite à Alger, par M. Verdier.....	501
Deux décorations : M. Van der Naillen, par M. G. Béra.....	502
La réincarnation : Legouvé, par E. Zola.....	502
Les dangers de la mort apparente, par le D ^r Icard.....	502
Fondation d'un nouveau centre d'Etudes psychiques à Campenas.....	503
Ecole pratique de massage et de magnétisme, par Durville.....	503
Poésies nouvelles de France Darget, par G. Béra.....	504
Lumière et Vérité, par Mme Al. Moreau.....	506
Satan Dieu, par Julien Laroche.....	506
Rhéalondine, (<i>suite</i>), par M. A. B.....	507

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure sel de, prix* : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N° 8.

1^{er} AOUT 1903.

L'idée de Dieu et Victor Hugo.

(Suite)

C'est en 1855, à Jersey, que Victor Hugo écrivit « DIEU », cette éblouissante épopée, fruit de géniales rêveries, de hautes et profondes méditations et, qui sait ? peut-être de conversations avec l'au delà. Qu'on retienne, en effet, cette date : c'est précisément celle où l'on commençait à s'occuper, en France, des manifestations des Esprits, où Victor Hugo faisait ses fameuses expériences de médiumnité par la table et où, de son côté, Allan Kardec, se livrant à l'observation des mêmes phénomènes, se préparait à fonder la doctrine spirite. — Le *Livre des Esprits* devait paraître en 1857.

Un profond changement se manifeste dès cette époque dans le génie créa-

teur de V. Hugo, c'est comme une transformation. Le poète devient philosophe spiritualiste, dans le sens le plus élevé, le sens spirite; il devient le grand penseur, le visionnaire sublime, le prophète. A l'ardent auteur des *odes*, des *dramas*, de *Notre-Dame de Paris*, des *Châtiments*, va succéder le chantre austère des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, l'écrivain plein de tendresse et de pitié des *Misérables*.

Le 22 décembre 1854, s'adressant à Napoléon III, il lui dit : « J'avertis seulement M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi, qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la vérité et de la justice, qui sont Dieu même. Je déclare au Deux-Décembre en sa personne que l'expiation viendra, et que, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, du fond de la tombe, si les âmes vivent, comme je le crois et l'affirme, j'en hâterai l'heure. »

En juin 1855, il écrit dans les *Contemplations* :

Aux anges qui nous voient.

— Passant, qu'es-tu ? Je te connais.

Mais, étant spectre, ombre et nuage,

Tu n'as plus de sexe ni d'âge,

— Je suis ta mère, et je venais !

— Et toi dont l'aile hésite et brille,

Dont l'œil est noyé de douceur,

Qu'es-tu, passant ? — Je suis ta sœur.

— Et toi, qu'es-tu ? — Je suis ta fille.

— Et toi, qu'es-tu passant ? Je suis

Celle à qui tu disais : Je t'aime !

— Et toi ? — Je suis ton âme même. —

Oh ! cachez moi, profondes nuits !

Et, deux pages plus loin (novembre 1855), après ce titre : *Ce que c'est que la mort* :

Ne dites pas : mourir ; dites : naître. Croyez.

En même temps, il remplit de ses inspirations, de ses visions, de ses entretiens avec on ne sait quelles voix mystérieuses, de nombreux feuillets dont il veut composer une œuvre unique, sublime ; — mais il ne lui paraît pas que l'heure soit encore venue de les livrer à la publicité. Les feuillets restent dans ses tiroirs où on les retrouvera après sa mort. — Ce n'est qu'en 1891 que devaient paraître les premières éditions de *Dieu*.

L'ouvrage est divisé en trois grandes parties : *Ascension dans les ténèbres* ; — *Dieu* ; — *le Jour*.

Nous n'essaierons pas de les analyser. Nous nous bornerons à dire que cette « ascension dans les ténèbres », c'est le poète qui la tente. Il interroge l'esprit humain ; il recueille le récit de ses efforts vers la vérité, de ses luttes et de ses doutes. Il prononce le nom de « Dieu », veut savoir tout ce qu'en ont dit les philosophies et les religions de tous les âges. Un colloque gran-

diose s'engage entre le poète songeur et des « voix » étranges de l'espace qui écoutent sa pensée, si j'ose m'exprimer ainsi, qui l'apostrophent, lui parlent dans les ténèbres, et l'abandonnent ensuite éperdu dans le trouble et dans le doute. Puis la scène change. Les vieilles croyances représentées et symbolisées par la Chauve-souris, le Hibou, le Corbeau, le Vautour et l'Aigle viennent tour à tour lui faire entendre leur note. A l'Aigle, qui célèbre un dieu farouche, terrible et vengeur, succède le Griffon, qui exalte le Dieu des chrétiens, le Dieu de l'Evangile, celui qui pardonne. Enfin, l'Ange apparaît ; et c'est à cet endroit que nous ouvrons le livre pour en détacher les pages admirables qui vont suivre.

ALGOL

L'ange.

(Extrait de : DIEU)

Et cet archange

Immense, déployant sur mon front qui rêvait
Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait
L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore,
Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

Et sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
— Qu'es-tu ? dit l'ange, beau comme l'astre qui naît,
Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —

L'ange me regarda. — Demeure, me dit-il.

..

Puis, — et je vis alors qu'il tenait une palme —
Il se mit à parler au gouffre :

— L'être est calme.

Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit
Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit ;
Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume ;
L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas ;
Moi, j'écoute et j'entends.

Shiva dit : — Dieu n'est pas.

Et du crime de tous, personne n'est coupable. —
Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable.
— Deux dieux, dit Zoroastre ; un désordre normal,
L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être ;

Mais quand on les contemple on les voit disparaître,
 Tant la Fatalité, larve sans front, sans yeux,
 Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux.
 Moïse dit : — Il est. Il est seul. Il se venge.
 L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front d'ange
 Dit : — Dieu pardonne. Il rend Adam au Paradis.
 L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis
 — Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
 Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre ;
 On monte à la parole après le bégaiement —
 Je dis :

Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément ;
 Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
 Et c'est le mériter. Etre clément, c'est être
 Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

∴

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas.
 Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
 Ecoute. Ecoutez tous ! Zoroastre est d'argile ;
 Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
 Est fange ; Hermès est poudre ; Orphée au regard bleu
 A senti son squelette au sépulcre descendre ;
 Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre ;
 Moïse n'est pas près du Seigneur ; Jésus-Christ
 N'est pas près du Seigneur ; nul prophète n'écrit
 Près de Dieu ; nul archange allé, nul personnage,
 Nul saint. L'Eternité n'a pas de voisinage.
 Ecoutez ! Gravissez le réel pas à pas.

∴

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
 Au pauvre être fuyant que l'appétit assiège ;
 Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piège.

Pas d'enfer éternel.

∴

Quoi, l'être aux instants courts,
 Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours !
 Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
 Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées
 Sous ce mot immobile et monstrueux : Jamais !
 Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets !
 Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piastres !
 L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,

Tenaillant dans sa cave un moucheron puni !
 La grandeur s'acharnant aux petits ! L'infini
 Donnant la question à l'insecte qui pleure !
 L'éternité tordant les minutes de l'heure !
 Quoi ! ce juge aurait soif, quoi ! ce père aurait faim
 De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin !
 Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
 De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,
 L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
 Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité !

Quoi ! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
 L'azur, l'océan perle et l'astre diamant.
 Cette resplendissante et profonde nature,
 Ne seraient qu'une chambre énorme de torture !
 Et dans les vastes cieus la constellation,
 Du gouffre émerveillé sublime vision,
 Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
 Eclatante, serait la chandelle du bouge !

Que quelqu'un ait rêvé cela, c'est mon ennui.
 Et, comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
 Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre,
 Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre,
 — Ce serait supposer qu'il peut être meilleur —
 En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur
 La pitié ferait tache au paradis, et, comme
 Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
 A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
 L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu,
 Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
 Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
 Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
 L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
 Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève, —
 Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève
 Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
 Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
 Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
 Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
 Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
 Rugir à chaque coup de la barre de fer !

..

Il se tut ; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles,
 D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,
 Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui.

..

Personne n'est puni pour la faute d'autrui.
 D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.
 Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille,
 Savoir, c'est vivre, et vivre est le droit. Adorer
 C'est connaître, et la porte aime à voir l'âme entrer.
 Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
 Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve,
 Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
 De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
 C'est bien. C'est vers le jour, une marche gagnée.
 A grands coups de science, à grands coups de cognée,
 Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
 D'ébaucher la statue immense Vérité,
 L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
 Faites.

Eve a raison de se dresser vers l'arbre ;
 Prométhée a raison, Galilée a raison :
 Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
 Fait bien ; Dante envahit la nuit cercle par cercle ;
 Spinoza du néant lève l'affreux couvercle ;
 Fulton dompte la mer que Xerxès révolta ;
 Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
 Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures ;
 Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures ;
 C'est ton droit, homme. Eschyle et Skakspeare ont raison,
 O terre, d'étoiler ton plafond de prison.
 Rømer arrête au vol la lumière ravie ;
 Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
 Avec le plomb fondu du vieux supplice humain ;
 Pythagore soumet l'ombre à son examen ;
 Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
 A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée ;
 Halley de la comète est l'éclatant héraut ;
 Leibnitz offre à l'esprit l'invasion d'en haut
 Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
 Jette dans l'infini l'échelle de Latude ;
 Harvey dit : le sang coule, et l'homme vit ! Képler,
 Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair ;
 Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile ;
 Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.
 Allez ! prenez la bêche et bêchez le jardin !
 Montgolfier veut l'azur en attendant l'eden ;
 Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
 Eclairant le dedans de la mort colossale
 Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.

Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort !
 Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
 Equilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme ;
 Et l'univers ayant ce but : voir et savoir,
 Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

..

Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
 Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.
 Va donc ! Double le pas ! L'horizon s'élargit.
 Va ! monte ! à chaque étape une larve surgit :
 C'est l'avenir debout dans sa figure étrange ;
 L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
 Marche ! qui veut aller à lui doit être prêt
 A tous les grands combats ; l'homme se tromperait
 S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse
 L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
 L'enfantement du mieux a ses convulsions.
 Tout dans les cieux se fait par révolutions.
 Qu'est-ce que le progrès ? un lumineux désastre,
 Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
 L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent ;
 Il chasse rudement les peuples en avant ;
 Il fait sous les gibets des tremblements de terre ;
 Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
 Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
 Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
 Va, lutte, esprit de l'homme ! Il ne faut pas qu'on aille
 S'imaginer le bien de facile trouvaille.
 Le bien étonne ; et l'âme a peur en le créant ;
 Il a la majesté farouche du géant,
 Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
 Il sort, loin de l'ancre, ou, vague, de l'écluse.
 Oui, le progrès est l'eau qui monte de la nuit ;
 Il monte, il est torrent ; du passé qu'il détruit
 Il est le châtiment ; il vient ; pas de refuge ;
 Il monte, il est marée ; il monte, il est déluge !
 Sombre inondation de bonheur ! — O terreur !
 Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaircur,
 Crie : O Joie ! — Allons, marche, esprit de l'homme ! avance !
 Accepte des fléaux l'énorme connivence !
 Marche ! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,
 Le progrès, effrayant à force de clarté,
 A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
 Des apparitions de crinière terrible.
 Sa promesse menace ; et, pour tout ce qui doit

Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
 Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
 Son rire est le rictus de l'aube formidable !
 Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
 Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,
 Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
 Pousse ses légions d'azur dans la bataille,
 Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
 Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
 Euler le sidéral, le splendide Epicure,
 Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
 Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
 Disent en les voyant : Fuyons ! voici les bleus !
 Et ces hommes divins et ces hommes solaires
 Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.

..

— Hélas ! hélas ! pour l'homme,

Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
 L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,
 Le victimaire, armant de tenailles-tonnerres
 Et de pincés-éclair ses poings tortionnaires,
 Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but !
 Il rêve dans les cieux l'effrayant Belzébuth !
 Il se fait un azur, un mystère, une bible
 Qu'emplit une façon d'Etre suprême horrible.
 Les hommes font Dieu sombre !

Où, quand l'immensité

Germe en religion dans leur cœur agité,
 Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient !
 Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
 L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu !

..

L'esprit

S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi l'homme,
 Tu rends hommage à Dieu ; tu dis :

« Je souffre, en somme,
 « J'ai l'âme. Ame, ici-bas je ne suis pas fini.

« Tout est bien. Je vivrai par la mort rajeuni.
« Qu'importe que mon corps se blesse et se meurtrisse !
« Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice ;
« Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté,
« Je suis le créancier de la grande équité.

« Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure
« La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
« Mes maux obligent Dieu ; le baume après le fiel ;
« Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
« Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
« Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
« Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
« N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
« L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
« Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
« Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
« Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc ?
« Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
« Les constellations se dressent effarées !

« Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
« Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
« Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
« Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes !
« Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud ;
« Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
« De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
« Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
« Jamais le port ne manque au pauvre matelot ;
« Ma tempête aboutit à l'azur ; mon sanglot
« Sourit subitement et s'achève cantique.

« Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique,
« Je ne veux point du bât que portent les Romains,
« Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
« Sanglant ; je suis Socrate, et je bois la cigüe ;
« Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aigüe ;
« Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain ;
« Mais l'Enfer aujourd'hui promet le ciel demain.
« Nous luttons, nous râtons, nous gémissons, qu'importe !
« Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte ;
« Le paradis se fait de toutes les douleurs
« Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.
« Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie,
« La racine malheur s'épanouit en joie
« Dans cet éden sublime où la terre fleurit ;
« Mes maux seront un jour mes biens ; je suis l'Esprit !

« Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes
 « Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes ;
 « Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
 « Murmure : ciel ! avec ses lèvres de granit ;
 « Là haut toute souffrance en bonheur est comptée ;
 « Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
 « Serait injuste et faux si c'était autrement.
 « Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment.
 « J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle ! ». —

..

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle ?

..

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton ?
 Quel est son lendemain ? Ton âne est-il Caton ?
 Pourquoi le héron gris, qui s'enfuit dans les brumes,
 Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes ?
 Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
 Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis ?
 Pourquoi bois-tu le sang ayant tondue la laine ?
 Pourquoi vas-tu traînant tes buffes dans la plaine
 Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux ?
 Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux ?
 Vois ce saumon d'argent ; vers ses pauvres ouïes
 Les flammes du brasier montent épanouies ;
 Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
 Vois. Juge. Quoi ! la carpe est coupée en morceaux,
 Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive !
 Quoi ! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive !
 Et c'est tout ! Te voilà satisfait dans ta chair
 Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
 Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
 A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
 Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
 Le hâlier, et la sauge avec le serpolet,
 L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
 Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse !
 Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux ;
 En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
 Le passant, à travers ta vitre illuminée,
 S'empourpre. Et, contemplant ta haute cheminée,
 Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
 A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
 D'engrenages hideux et de pinces rougies,
 Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
 Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
 Où les battements d'aile et les soupirs des bois

S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
 Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
 Cet antre, où l'en entend, quand on vient s'y pencher,
 Tous les pétilllements du rire et du bûcher,
 Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
 Est un des trous béants de la fournaise énorme !
 C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel ;
 Et le fond communique au mystère éternel !

Cours au désert, la vie est-elle plus joyeuse ?
 Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
 Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel !
 Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
 Aux caves des souris, aux ravins à panthères ;
 Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères ;
 Fouille l'air, l'onde, l'herbe ; écoute l'affreux bruit
 Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
 Le hurlement sans nom des jungles tropicales ;
 Quelle vaste douleur ! Les hyènes bancales
 Rôdent ; sur la perdrix le milan tombe à pic ;
 La martre infâme mord le flanc du porc-épic ;

Le museau de la fouine au poulailler se plonge ;
 Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge ;
 Le bison sur son dos emporte le conquard
 Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard ;
 La baudroie erre et semble un monstre chimérique ;
 Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
 Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol !
 Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
 Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
 Le désert frémit. Vois les pigeons de passage
 Qui vont, pillant le houx et le génévrier,

Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
 Par la glace et l'hiver, se dévorant entre eux,
 Et les boas nageurs et les boas énygres,
 Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
 Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
 L'horrible caïman à tête de pourceau,
 Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
 Baleïne à la mâchoire infecte et délabrée,
 Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevant,
 L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
 L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
 Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies,

Tout souffre !

Grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent !

Partout les bois ont peur ; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante ; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplît l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes ;
La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi ?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi ?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste ?
Quoi ! Timour est, Nemrod survit, Caïphe existe ;
Ils souffrent ; mais leur âme est là, blanche et rêvant,
Qui, prête pour les cieus, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance !
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envolé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé !

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire ?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent !
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemont, les Maillards, les Vauglans,
Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche,
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Equarisseur tuant la brute à tant par tête,
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête !

Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit ! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne,
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigmes ! la bête appartient à la mort ;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute ni remord.

Quoi ! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries !
Quoi ! dans les noirs combats du bœuf des Asturies,
Ivresse populaire et passe temps-royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,

Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes !
 Quoi ! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
 Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
 Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait !
 Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes,
 Sous la hache à grand bruit tombent ; c'est, vous le dites,
 De la nature morte et l'on peut la tuer.
 Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer ;
 La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie ;
 Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
 Tout souffre, pour souffrir ! C'est bien.

Iniquité!

De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté ?
 Pourquoi faut-il que toi, matière, tu pâtisses ?
 Quoi ! l'astre et le caillou seraient des Injustices !
 Une injustice en haut ! une injustice en bas !
 Quoi ! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts
 A jamais ! La souffrance à l'angoisse s'enlace ;
 Puis, rien ! quoi, l'homme roi ! quoi l'être populace !
 Adam seul serait graine et sa seule âme fleur !
 Sabaoth vannerait dans un van de douleur
 Le monde, et l'homme seul passerait pas le crible !
 S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
 L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait
 D'un long rugissement ainsi qu'une forêt ;
 Les pierres hurleraient : Injuste ! injuste ! injuste !

Quoi ! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
 Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux !
 Quoi ! pas de lendemain ! quoi, pas de récompense !
 Quoi ! l'homme seul dirait : Je vivrai, car je pense !
 Qu'a-t-il fait pour cela ?

L'être, galérien !

Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien !
 Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure !
 L'évanouissement au bout de la torture !
 Le supplice, et c'est tout ! Quoi ! cet être vaincu,
 Quoi ! cette créature innocente a vécu
 Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine
 Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
 Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin ;
 Et quand, lasse, elle tombe agonisante enfin,
 Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
 Dieu ne lui doit rien ! Vide, effacement, nuée,
 Silence ; et le néant, oreiller de l'enfer !

O loi dont frémirait même un livre de fer ;
 Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
 Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire !

Quoi ! je suis une bête et fais ce que je puis :
L'abîme ! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme !... O désespoir ! ce serait la sentence !

..

Mais toi, l'élû risible, homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal ? le sais-tu ? Ta maison
Est celle du castor ; l'Égypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe.
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe ?
Quoi ! l'animal n'est rien ! Vaux-tu mieux par hasard ?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard ?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère ?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père ?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appau ?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,
Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
En la voyant pendue à vos écorcheries,
S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
Ou d'un cerf au poil roux, jaspé de taches blanches
Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches !

Ah ! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule !
La pensée est ton lot ! Dieu n'a rien réussi
Hors toi ! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
Et que de temps en temps, criant : Brahma ! Moïse !
Isis ! ou murmurant : Lamma Sabachtani,
Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
Paraît à ton chevet et, nouvelle infirmière,
Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital !
Toi providentiel, et le reste fatal !
Mais, voyons, raisonnons un peu ; sois économe
D'extase pour toi-même et regarde-toi.

Voyons, qu'es-tu ? peux-tu toi-même t'affirmer ?
A quoi te résous-tu ? douter ? haïr ? aimer ?
Que crois-tu ? Que sais-tu ? Tu n'as dans ta science
Pas même un parti pris d'ombre ou de confiance.
Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,
Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
Contient-il Dieu ? Réponds. Ta science est l'ânesse
Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.

Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
Le pâtre, à l'œil vitreux, l'ermitte, l'érudit ?
Que dit l'anatomiste au trappiste ? Que dit
Le plongeur du cadavre au mineur du squelette ?
Que dit le médecin au géologue, athlète
Qui lutte avec la terre et tombe exténué ?
Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
Que dit-il, ce berger des chiffres indociles ?
Que dit le divin roi des stryges et des psylls,
Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre ?
Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre ?
Et le poète ami des cieux où l'aube point ?
Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse science ?
Homme ! Ils disent tous : Nuit, misère, imprévoyance,
Erreur, néant, fumée, imbécillité, deuil. —
Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil !
Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride,
Tu ne sais pas tenir la fantaisie en bride,
Tu vas, tu vas, tu vas ! Où vas-tu ?

Vanité ?

Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
Que ton berceau contient toutes les origines,
Et que tout se condense en toi ; tu t'imagines
Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
L'Éternel t'en donnait quelque chose ; et que c'est
Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplît son auréole pure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaliser chaque fois que tu bouges.
Allons ! Mire-toi donc un peu dans les Peaux-Rouges !
Que dis-tu des Yolofo, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des Hurons ornés de stupides balafres ?
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les Cafres,
Dans les Yoways, trouant leur nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds !
Apprends ceci, rayon, apprend ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzé ;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons,
Tu peux bien l'accepter, puisque nous l'acceptons !
Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,

Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits !
 Ton histoire ! tes lois ! ton bruit ! ton cliquetis !
 Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
 Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires
 Et que le jour mesure à ton pas son déclin ?
 Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
 Que l'Etre est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
 Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancaster,
 Et que le monde pend à ton sacré cheveu ?
 Tes princes, tes sultans, tes rois ? demande un peu
 Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
 Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
 César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Lasca
 Ou Ravaillac te prit en traître, s'embusqua
 Dans l'ombre et te coupa la veine cardiaque,
 Crois-tu pas déranger l'énorme Zodiaque ?
 Et quant à tes cités, Babels de monuments
 Où parlent à la fois tous les événements,
 Qu'est-ce que cela pèse, arches, tours, pyramides ?
 Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
 L'aube les emportât pêle-mêle un matin
 Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.

.....

Ah ! tes œuvres, vraiment, parions-en. Meurtre, envie,
 Sang ! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !
 Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
 Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
 L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
 D'où sort un chant pareil aux flots sous les falaises,
 L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal
 Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
 L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
 Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,
 Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
 Dont chaque branche, hélas ! porte deux condamnés,
 Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
 Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
 Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau !
 Ah ! tu te crois divin ! tu places ton zéro
 En regard de cet orbe inoui qu'emplit l'onde
 De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde !
 Ah ! géant ! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
 Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu ?

.....

Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle !
 Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle !

Toute cette musique à l'ineffable bruit
 Est là sur le registre effrayant de la nuit ;
 Va, monte ; tu n'as plus qu'à tracer des portées
 Sous les septentrions et sous les voies lactées
 Pour lire à l'instant même, au fond des cieus vermeils,
 La symphonie écrite en notes de soleils !
 Qu'attends-tu, dis ? Va donc au fond de Dieu ! va vite !

Ah ! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même !
 Tu voudrais sur la terre être un être suprême ;
 Créancier exigeant, tu te plains d'être né
 A demi, qu'avec toi le maître ait lésiné,
 Que Dieu soit en retard, et que, lui qui médite,
 Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
 Fait livraison de l'ombre et de l'éternité ;
 Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
 De la création, misère inaperçue,
 Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue !

(A suivre)

VICTOR HUGO.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

(Suite)

LE CIEL.

C'est dans un sentiment d'incapacité presque douloureuse que l'on aborde un semblable sujet. L'imagination replie ses ailes, la pensée se récusé, toute expression paraît insuffisante, et l'on se sent entraîné, comme à la dérive, par le désir de s'absorber en une vision, où flotteraient des images qu'on n'essaierait pas de fixer, des idées qu'on renoncerait à formuler, de vagues sensations, enfin, qu'on subirait dans la passivité de l'homme qui, se sentant impuissant en présence de l'inexprimable, s'attarde en de rêveuses et muettes contemplations.

Et cependant, ce n'est point un rêve que nous avons à raconter. Devant nous se groupent des faits concordants, s'enchaînent des séries de constatations, plus encore, d'affirmations catégoriques attestées par de très nombreux auteurs, parmi lesquels il s'en trouve qui décrivent ce qu'ils nous déclarent « avoir vu ». C'est en présence de tous ces documents que nous allons résumer ce que nous disent ces auteurs tout spécialement informés, ces Voyants dont le témoignage s'impose, puis exprimer, en terminant, ce

qu'ils nous ont suggéré d'impressions inattendues et de troublantes réflexions.

Ce que nous appelons « ciel » ou « paradis », nous autres occidentaux, s'appelle en sanscrit *Dévakhan*, mot qui, traduit littéralement, signifie la « Région lumineuse » ou le « Pays des dieux ».

Que peut-il donc être, ce « pays » auquel l'on n'a pas craint d'appliquer d'aussi glorieuses qualifications et auquel on a donné comme appositions les mots de grandeur, de splendeur, de beauté déconcertante ?...

Ce qu'affirment nos auteurs, c'est que la diaphane sublimation de cette nature élyséenne surpasse tellement les plus merveilleux spectacles de notre terre, que ce n'est qu'avec lenteur et progressivement que le nouvel hôte qui y pénètre peut se faire une idée, plus ou moins approximative de ce monde incomparable.

A tous les Voyants, quels qu'ils soient, Indous, Bouddhistes ou chrétiens, échappe tout d'abord un cri de stupéfaction, devant la lumière de ces régions, lumière inconnue et bien véritablement céleste qui, malgré son intensité prodigieuse, inonde, enveloppe, pénètre, mais sans jamais éblouir, comme le font les violents éclats des lumières de nos régions terrestres. Et dans cette lumière, dans l'irradiation de cette matière éthérée qui remplit les espaces paradisiaques, ce sont surtout les couleurs qui émerveillent les regards, couleurs de toutes natures, vibrantes, vivantes, semble-t-il, et fondues en une telle harmonie de teintes dont l'œil s'enivre sans rassasiement, qu'aucune langue humaine ne saurait en exprimer l'inimaginable magnificence.

Et, chose inouïe, ces vibrations lumineuses ont une signification ! De même que les vibrations sonores peuvent, sur notre terre, générer des espèces d'influx psychiques que la musique seule est capable d'exprimer, tant ils sont subtils, intraduisibles par n'importe quel mode verbal, de même là-haut les vibrations colorées peuvent transmettre, d'esprit à esprit, des sensations, des sentiments et des manifestations mentales.

Au sein de cette atmosphère inspiratrice, suggestive, telle est la plénitude des facultés de l'être, qu'à côté de ses créations intellectuelles s'épanouit la floraison de ses plus tendres émotions affectives, dans leur plus exquise intensité. Nulle souffrance n'y peut subsister ; tout est oublié des tristesses d'ici-bas, des séparations amères, des pertes douloureuses, si bien que l'âme d'où rayonnent toutes les appétences, en même temps que toutes les possibilités de bonheur, puise dans la conscience qu'elle a de la présence des êtres qu'elle a aimés, qu'elle aime plus et mieux que jamais, un ravissement inexprimable.

— N'est-ce point un rêve que tout cela ? pourraient demander certaines âmes méfiantes qu'assiège un doute quel qu'il soit, involontaire ou systématique.

— Non, ce n'est point un rêve, nous affirme-t-on, puisque l'intensité de ce prétendu rêve surpasse toutes les réalités terrestres. Quand on est sorti des conditions aléatoires de notre vie présente, il n'est plus possible d'hésiter, comme nous le faisons ici, entre ce que nous appelons tantôt *réalité*, tantôt *fiction*, c'est-à-dire contrefaçon artificielle de cette réalité.

Sur terre, l'homme est double, étant à la fois esprit et matière et de la lutte de ces deux éléments peuvent surgir des incertitudes résultant de l'apparente antithèse qui différencie la réalité de l'illusion. Suivant que domine en nous l'esprit ou la matière, nos appréciations varient du tout au tout, suivant l'alternance de nos sensations. L'homme absolument matériel n'appelle-t-il pas *rêve* ce que l'homme spiritualisé appelle, au contraire, la seule et vraie *réalité* ?

Là-haut, dans le ciel dévakhannique, il n'en est plus de même. L'âme humaine, libérée des suggestions de la matière, n'est plus dans cet état de dualité qui la fait osciller ici-bas. Elle est devenue une entité mentale, spirituelle, autonome qui sait et juge en connaissance de cause.

Or, la réalité dont elle a acquis la claire et indiscutable notion n'est autre que ce qui se manifeste et s'impose dans le milieu normal où s'effectue son évolution psychique. S'il n'en était ainsi, c'est donc le monde moral tout entier qu'il faudrait renverser.

Si les expériences dévakhaniques qu'a faites l'âme supérieure, dans son entière liberté, pouvaient être qualifiées de *duperie* de la nature..., il faudrait appeler du même nom toutes les pures sensations abstraites qui sont du domaine de notre âme — *duperie*, par exemple, une perception idéale de la beauté ; *duperie*, une parfaite philanthropie ; *duperie*, un amour aussi profond qu'élevé ; *duperie* encore, *duperie* toujours, les sentiments exquis qui remplissent notre être des joies les plus légitimes et les plus indiscutables. (A. P. Sinnett).

A ce témoignage, nous pouvons ajouter les déclarations des nombreux auteurs qui ne cessent de répéter que la vie mentale, riche de toutes ses facultés et douée de la vision spirituelle, est incomparablement plus perceptive et plus consciente que ce que peut nous fournir de plus réel l'apport de nos sens physiques auxquels nous accordons cependant notre confiance la plus entière.

C'est dans ces conditions de certitude que le ciel dévakhannique constitue pour l'âme un état de bonheur aussi parfait que le comportent les capacités dont elle peut mettre en jeu toutes les activités. C'est là que toutes nos espérances déçues se trouveront pleinement satisfaites ; là que les rêves de la vie objective deviendront d'absolues réalités.

Tout ce que le philosophe a pensé, tout ce que le poète et l'artiste ont entrevu ou pressenti sous l'impulsion de leurs inspirations les plus hautes,

s'incarnent en formes vivantes, en ce sens que la matière, merveilleusement subtile et plastique des régions éthérées, n'étant autre chose que la matière astrale elle-même, obéit à l'injonction de la volonté et devient une potentialité créatrice. Après la mort, dit M. P. Sinnett, nous allons où nos besoins, nos désirs, nos aspirations, nous poussent, nous nous classons selon l'ordre de nos propres affinités.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que chaque âme se crée son propre ciel et peut en accroître la beauté, en raison de la puissance de son intelligence et de la richesse de son imagination. Que l'on juge, dès lors, de l'étendue du champ d'activité qui s'ouvre devant l'être, à mesure qu'il se divinise progressivement. C'est dans un inépuisable milieu de perfectionnements qu'il évolue. Il n'est pas de pensée élevée, pas d'aspiration supérieure qui, formulées ou tentées pendant l'incarnation terrestre, ne reçoivent leur plein accomplissement dans le jardin céleste où tous les germes éclosent, où tous les boutons deviennent fleurs, où toutes les fleurs deviennent fruits. Aussi, l'homme voit-il toute tracée la voie qu'il doit choisir et suivre. Après la récapitulation de ses actes passés qu'il apprécie et juge en toute sincérité, après l'apurement des comptes de son Karma dont il fait la balance et la liquidation, il marche droit devant lui, ne détachant jamais son regard du pôle qui l'attire, de l'idéal qu'il poursuit.

Mieux encore, c'est par l'exercice de sa volonté qu'il récupère les forces nécessaires pour lutter contre les futures tentations, pour prévenir les défaillances, pour combattre et pour vaincre, dans la plénitude de ses pouvoirs reconquis et accrus.

Nul obstacle ne peut l'entraver désormais. S'étant mis en relation immédiate avec cette mystérieuse « mémoire de la nature » dont savent bénéficier les occultistes, il se souvient du passé, il apprécie le présent et prévoit l'avenir. (Chatterji).

Comme dans le Plan astral, où nous les avons rapidement énumérées, il y a, dans le Paradis spirituel, des régions superposées, des strates échelonnées où montent les âmes qu'épure et divinise leur progressive évolution. C'est ainsi que se constituent des familles d'Esprits, des confédérations d'Entités que rapprochent et associent dans leur œuvre collective les affinités, les sympathies et les fraternités spirituelles.

Ici, nous retrouvons les associations religieuses que nous avons déjà vues dans l'Astral, mais dont la sphère s'est élargie, dont le but s'est élevé et c'est dans leur ciel que se révèle à eux l'Etre divin qu'ils ont consciencieusement adoré sur la terre, sous quelque dénomination que ce soit. Ce Dieu de leur culte, plus ou moins naïf, se proportionne avec condescendance aux facultés de ses adorateurs, leur fournissant ainsi les moyens de grandir et de hausser leur idéal. (Annie Besant).

Plus haut sont groupés les hommes au grand cœur qui furent les serviteurs dévoués de l'humanité. Des projets plus larges, plus désintéressés, se déroulent dans leur pensée et c'est plus tard, dans d'autres vies, que ces généreux bienfaiteurs en feront bénéficier leurs futurs contemporains.

Voici que s'ouvre une autre strate céleste, voisine de la précédente. C'est là que se trouvent, nous dit-on, les puissants génies musicaux, tels que le furent, autrefois, parmi nous, les Weber, les Mozart, les Beethoven, les Verdi et autres merveilleux artistes qui, dans les steppes de l'infini, déversent des torrents d'harmonie se mêlant à ces autres harmonies sidérales, sortes de vibrations divines qui ondulent au sein des régions paradisiaques.

Et, chose inouïe pour nous, pauvres terriens, esclaves de nos organes incomplets et isolés les uns des autres, c'est par une seule faculté complexe et résumant tous les pouvoirs de l'organisme, que les êtres glorifiés du Plan Spirituel perçoivent leurs multiples sensations.

Formes, lumières, couleurs et sons — associés sans confusion d'aucune sorte — constituent un milieu de vibrations qui, dans leur spiritualité psychique, pénètrent ces *voyants* et *audients* privilégiés auxquels ne sont nécessaires, pour voir, entendre et sentir, aucun des organes spéciaux qui nous sont indispensables pour effectuer de pareils actes d'assimilation.

C'est dans l'être tout entier que se manifeste la coopération de ses facultés diverses qui, bien loin de se neutraliser entre elles, se multiplient réciproquement et tirent de leur emploi collectif une intensité de perception que nous ne saurons ni comprendre ni même pressentir, tant que nous habitons le plan qu'épaissit et alourdit notre matière inévoluée.

Tout près des musiciens se groupent d'autres artistes : les Praxitèle et les Phidias, les Raphaël et les Michel-Ange qui, dans la poursuite passionnée de leur rêve de beauté toujours supérieure, de perfection toujours plus épurée, assouplissent la matière, la modèlent, la spiritualisent, pour atteindre un idéal entrevu de formes et de couleurs inconnues, s'entr'ouvrant ainsi de chefs-d'œuvre où s'incarnent des parcelles de leurs âmes — alors que, d'autre part, dans ce milieu d'évolution d'ordre transcendantal, des pléiades de savants explorent les secrets des mondes, étudient les systèmes stellaires et s'en vont, jusque dans les voies lactées et les nébuleuses, pour en étudier le mécanisme, les lois complexes et les mystérieuses transformations.

Puis, viennent les saints, les libérés de la chair qui, dédaigneux des choses éphémères, des phénomènes transitoires, ne se préoccupent plus que des hautes manifestations de la vie. Ce sont ces âmes riches de facultés dès longtemps acquises qui, lorsqu'elles se réincarnent, marquent de leur sceau divin le front des enfants prodiges choisis pour l'exécution de leurs desseins et dont on voit avec stupéfaction, éclater, dès le berceau, les prédispositions phénoménales.

Plus admirable, plus sublime encore est la dernière strate du ciel, la septième, patrie intellectuelle des Maîtres, des Initiés, des Précurseurs. C'est de ce monde que partent les puissantes impulsions intellectuelles et morales dont s'inspirent les génies prédestinés. Pour ces âmes évoluées, peu importe qu'elles soient ou non rattachées à des véhicules inférieurs. Jamais n'est interrompue leur communion avec ceux qui les entourent et c'est de plus en plus que leurs déterminations sont dirigées par les Grands Êtres dont la volonté s'identifie avec celle du Logos lui-même, gouverneur de notre chaîne planétaire.

Telle se manifeste la vie, dans la série grandiose de ses destinées. La mort n'est qu'un incident passager qui, périodiquement, procure à l'âme une de ses libérations partielles et brise ses chaînes les plus lourdes au sortir de chacun de ces exils temporaires qui, momentanément, l'éloigne de sa céleste et véritable patrie.

La vie ininterrompue, progressive, mais toujours homogène dans son unité, sans rupture, ni possibilité de rupture, sans naissance et éternelle, ne périt pas plus lorsque meurent les corps, que les cieux ne s'effondrent, lorsque se brise accidentellement tel ou tel de nos vases d'argile. (Annie Besant).

Pourquoi donc gémir et nous désespérer quand l'un des nôtres abandonne sa dépouille charnelle ? A l'heure de la mort, que les assistants sachent garder la seule attitude qui convienne en ce moment solennel. Pas de cris, pas d'appels à ceux qui se recueillent et s'endorment. Pas d'explosions de regrets — alors surtout qu'ils sont scandaleusement simulés ! — tout cela trouble douloureusement l'âme qui se dégage et ne peut le faire qu'en silence.

D'autre part, sachons bien et rappelons-nous qu'ils ne nous quittent pas, les aimés qui nous précèdent dans la vie d'outre-tombe. Ils sont toujours là, même au point de vue de l'espace physique. Ils ne sont pas partis pour aller habiter telles vagues régions situées par de là les étoiles.

Ils demeurent près de nous, toujours à même de ressentir notre affection et d'y répondre bien souvent, d'entendre même ce que nous disons et de voir ce que nous pensons (Leadbeater).

Sachons donc maîtriser notre douleur. Que de nos cœurs gonflés de sanglots silencieux, partent plutôt des vœux de bonheur, des invocations à la Grande Lumière, où nous nous retrouverons tous au prochain rendez-vous et à ces effluves d'amour, à ces élans d'espérance, viendront s'associer les Frères de là-haut, les Aides invisibles dont les ailes s'agitent soyeuses et légères sur la couche de ceux qui vont mourir... c'est-à-dire renaître.

Voilà ce que nous ont appris les révélations nouvelles sur la nature de ce Ciel dont les différents peuples de la terre se sont fait de si étranges idées,

depuis les Champs-Élysées où Achille, Hector et Pâris réconciliés jouent à la palestre dans la prairie des asphodèles, tandis qu'à l'ombre d'un bosquet voisin, Homère et Virgile se récitent leurs poèmes respectifs... jusqu'au Paradis chrétien dont les élus figés dans leur attitude contemplative chantent d'éternels cantiques, avec accompagnement de harpes, de cistres et de psaltérions.

Imaginations enfantines ! Ce n'est ni dans ces jeux d'un autre âge, ni dans cette oisiveté béate, que se passe la vie aux régions éthérées du monde spirituel, monde d'activité suprême, de préoccupations divines et d'aspirations inassouvies. Rien n'est terminé dans ce paradis de repos transitoire, où se préparent les luttes futures, en vue de développement ultérieurs. Nul effort n'est superflu, en face de l'œuvre immense dont l'objectif n'est autre que l'incessante élaboration de notre conscience individuelle.

Nous la comprendrons bien mieux, encore, l'importance de cette évolution de l'Ego impérissable, en vue de laquelle paraît être établie l'économie entière de la création, lorsque nous aurons constaté, dans la suite des temps avec quels soins est guidé, protégé, dès ses premières étapes, le voyage ascensionnel de la monade humaine... humaine et divine (Sinnett).

Après un séjour plus ou moins long de cette âme dans le ciel temporaire — séjour qui dure des années, qui peut durer des siècles — ses forces spirituelles et mentales s'épuisent, son état de conscience s'affaiblit. Appelée à renaître soit sur notre terre elle-même, soit sur tel autre monde de notre chaîne planétaire, une nouvelle personnalité va surgir, reprendre son travail interrompu, se remettre dans le courant de cette longue vibration qui s'appelle la vie et engendrer de nouvelles causes qui produiront leurs effets dans un Dêvakhan futur.

Quand sonne l'heure de la renaissance, moment solennel entre tous, l'âme prise d'une sorte de lassitude ou d'hésitation momentanée se recueille, puis s'endort dans une rêveuse inconscience. Et dans ce rêve lui apparaît, comme dans un éclair, la vision prophétique des grandes lignes de la réincarnation qui se prépare... disons plutôt qu'ont préparée les « Seigneurs du Karma », suivant l'appellation indoue. Et c'est dans ces conditions qu'elle descend dans telle contrée, dans telle race, telle famille, tel organisme matériel, choisis pour elle, non seulement en raison de ses mérites constatés, mais encore et surtout en vue de ses facultés acquises et de l'influence favorable que pourrait exercer sur l'emploi de ses aptitudes la nature et les éléments plastiques du milieu qui lui a été approprié.

C'est ainsi que se succèdent alternativement sur la terre et dans les régions extra-terrestres des séries d'existences solidaires les unes des autres, jusqu'à ce que l'Ego victorieux ait atteint la perfection nécessaire à l'intégral développement de son corps divin.

Et c'est alors, après siècles et cycles révolus, que sonne pour lui l'heure radieuse de sa *libération* définitive. Plus n'est besoin de nouvelles réincarnations. Libre, il l'est désormais dans toute la profondeur de ce terme. Sa conscience s'est formulée, étendue à ce point que, tout en se concentrant en lui-même dans l'absolue certitude de son intangible individualité, il se sent apte à s'immerger, par co-existence, dans la Conscience universelle — dieu dans Dieu pour l'éternité !

En présence de cette vision éblouissante, tout commentaire est impossible et d'ailleurs superflu. Un dernier mot.

Tout a été défiguré dans l'univers moral, par les dogmatiques matérialistes. Tout est à refaire en certains points de la doctrine religieuse dont l'orientation diverge, s'écarte de la réalité des choses. Ainsi que le déclare l'un des auteurs déjà cités, C. W. Leadbeater, le savant occultiste, il ne s'agit plus d'un « plan de salut partiel et occasionnel » comme celui que préconise... que dis-je que vend l'Eglise à ses croyants naïfs et si largement exploités, pas même d'un « plan d'espoir toujours hypothétique » ; mais bien d'un « plan de certitude irrécusable ».

Il ne s'agit plus de chercher à se sauver isolément, égoïstement, par un *procédé* spécial acheté dans des conditions exceptionnelles et de s'échapper subrepticement, par telle ou telle maille déchirée, de l'immense filet que Satan, au dire de l'Eglise, a jeté sur l'humanité pécheresse, condamnée à l'avance et toujours passible de l'enfer éternel. Il s'agit tout au contraire d'un mode de vie général, réglementaire, applicable à tous et qui s'impose à toute créature vivante dont le devoir est de se purifier, de grandir, de s'élever de degré en degré sur l'échelle spirituelle, en un mot de se dégager de la matière transitoire, illusoire et de monter vers l'esprit qui est la seule réalité. Tel est le devoir impératif que nul ne saurait éluder, par la raison toute simple qu'à la fin « tout doit se trouver du côté du Divin, parce que c'est là sa volonté suprême qui, parce qu'elle est en même temps sa « loi d'amour » nous impose à tous l'EVOLUTION RÉDEMPTRICE.

ED. GRIMARD.

(A suivre).

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'Evolution.

Qu'est-ce que la vie ? — C'est la grande énigme, c'est le sphinx de l'univers. La science a vainement cherché à soulever un coin du voile qui couvre le secret des sources de ce don merveilleux de la vie et de l'intelligence ; le mystère qui plane sur les causes initiales et finales est un mystère néces-

saire, et l'origine du genre humain restera à jamais un problème insoluble. Pourtant, si la grande cause première échappe à nos sens, il est un fait démontré et reconnu par la généralité des savants modernes : c'est que toute vie procède d'une vie antérieure ; qu'elle embrasse tout ce qui existe ; qu'elle agit sans cesse et partout, et que, par conséquent, toutes les formes, tous les organismes de l'univers sont le résultat de l'activité vitale. La vie, dans sa nature essentielle, est la même partout ; les différences et les degrés de manifestations, ses modes variés d'expression dépendent des conditions et des multiples manières d'être auxquelles elle est soumise en s'élevant et en s'améliorant.

L'homme peut être considéré comme le centre de l'univers, l'interprète de ses phénomènes. Son intelligence est la résultante de ses expériences, acquises par des siècles sans nombre de progrès évolutionniste ; car l'esprit tend sans cesse vers l'idéal divin qui est le but de sa destinée. Tous les grands penseurs, tous les philosophes admettent que la vie terrestre n'offre à aucun être humain ni l'espace suffisant, ni le milieu favorable pour la complète expansion de ses aspirations ; et l'homme est, par intuition, conscient de son impuissance et de son imperfection. C'est là, prétendent-ils, une des preuves les plus convaincantes que possède l'âme de sa naissance et de sa destinée. Mais cette opinion n'est pas admise par tous et l'Eglise orthodoxe déclare que dans la dissatisfaction que l'homme a de lui-même, dans son inconstance réside l'évidence de la dépravation et de la déchéance de la nature humaine.

Quoi qu'il en soit, nous ne nous arrêterons pas à de stériles argumentations sur cette théorie qui appartient à un âge d'ignorance et dont la géologie a démontré depuis longtemps l'inanité, en assignant à l'homme sa véritable origine et la place qu'il occupe dans l'ordre de la création.

On peut donc affirmer que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain, et dont il a conscience, de développer ce qu'il a de plus pur et de plus élevé en lui ; en un mot, de subjuguer la matière à l'esprit. C'est là sa seule interprétation, et ceux-là seuls la comprennent qui ont souci de leur dignité et de leur grandeur spirituelle. C'est par l'étude de la loi divine, qui est latente en nous, mais que tout homme possède, car c'est un héritage commun qui nous est acquis par droit de naissance, que nous savons que la vie est éternelle, qu'elle ne peut être annihilée et qu'elle nous met en relation directe avec la cause première. C'est la connaissance de cette force qui nous apporte la paix avec nous-mêmes et avec nos semblables.

L'évolution a démontré, d'une manière irréfutable, que l'homme n'est pas un être déchu et, qu'au lieu de commencer au sommet de l'échelle d'où il est prétendument tombé, pour revenir ensuite à sa place primitive, il s'est,

au contraire, élevé progressivement en subissant, comme toute vie, les transformations inhérentes à sa nature. L'esprit a son évolution, sa gravitation, son aurore et sa marche ascensionnelle ; la même loi d'harmonie régit tout, sur notre monde comme sur tous les mondes de l'espace ; chaque être est appelé à parcourir l'échelle des êtres et c'est dans la mort que la divinité opère le changement des conditions sociales.

La conception de l'évolution, loin d'amoinrir l'œuvre de Dieu, en fait ressortir toute la majesté et toute la poésie ; elle relève l'homme à ses propres yeux en lui faisant connaître son origine, sa mission ici-bas et le but qu'il doit atteindre. Le transformisme démontre encore que l'homme est le propre artisan de ses œuvres, l'arbitre de sa destinée ; qu'il y a une justice immanente et permanente, ici comme dans toutes les sphères de l'infini ; qu'on récoltera après la mort ce qu'on aura semé pendant la vie ; qu'il n'y a ni punitions, ni récompenses dans le sens qu'y attachent certaines croyances ; que ce que l'on entend par les actes spéciaux de Dieu ne sont que les anneaux de la chaîne sans fin et sans solution de continuité de causes et d'effets, la cause étant invisible et échappant à nos sens, que cette chaîne de causes enveloppe tous les mondes et les unit en un seul dont elle fait une unité infinie.

De même que les dogmes et les croyances des différents cultes symbolisent l'œuvre de la nature, de même l'idée de l'enfer est née de la crainte de l'inconnu, de la vue des misères humaines. L'enfer, il existe bien réellement et personne ne peut y échapper ; tous nous avons notre croix à porter, nous avons un calvaire à gravir ; le rocher de Sysiphe et la roue d'Ixion sont bien de ce monde. Mais, ne l'oublions pas, l'enfer n'est pas un lieu, c'est une condition d'être, c'est un état d'âme et il appartient à chacun de nous de l'éteindre, cet enfer, ou de nous y maintenir. C'est dans la satisfaction du devoir accompli que réside le bonheur.

« Souviens-toi, comme l'a dit Epictète, que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue ou courte ; s'il veut te faire jouer le rôle d'un mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible. De même, s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un prince, celui d'un particulier ; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné, mais c'est à un autre de te le choisir. »

Prof. C. MOUTONNIER.

Crépuscule de Jain

Sur le fond pourpre du couchant,
Près de l'eau que son reflet moire,
Un arbre où ne vibre aucun chant
Dresse sa silhouette noire.

Il est là, seul spectre de nuit.
Au loin, dans la brume sans borne,
Quelques groupes s'estompent. Lui,
Morne, il est seul dans le soir morne.



Arbre, comme toi je suis seul
Mais debout dans la nuit qui tombe.
Sur toi le soir, sur moi la tombe,
Lentement tissent leur linceul.

Autour de nous, en nous, tout sombre;
Les bonheurs suivent les rayons.
Comme tout ce que nous voyons,
Nous mêmes nous devenons ombre.

Mais loin de ce monde irréel
Dont les figures disparaissent,
Pleins d'espoir nos deux fronts se dressent
Vers les réalités du ciel.

S. H.

Vichy, 28 juin 1903

DEUX LETTRES OUVERTES

Parmi les nombreux amis de Mme Rufina Nøggerath, l'auteur sympathique de *Survie*, beaucoup nous ont fait demander de ses nouvelles à la suite de la maladie grave qu'elle a faite avant son départ pour l'Allemagne et qui n'avait pas laissé que de les inquiéter.

Nous ne pouvons mieux faire, croyons-nous, que de leur communiquer les deux lettres suivantes dont l'une, due à la plume de notre collaborateur L. Dauvil, est la traduction des craintes exprimées par les amis de « bonne maman » et l'autre la réponse de l'aimable octogénaire dont chacun de nous a pu apprécier la vive intelligence et l'accueil si bienveillant toujours.

La Rédaction.

Paris, 6 juillet 1903,

Chère et bonne madame Næggerath,

Plusieurs fois je me suis présenté rue Saint-Jacques chez Mme Leymarie pour avoir de vos nouvelles et je ne suis pas le seul, paraît-il, qui se soit inquiété de l'état de santé de notre vénérable doyenne.

Après vous avoir laissée si souffrante lors de ma dernière visite rue Milton je retournai prendre de vos nouvelles, en mon nom et en celui de quelques fidèles de vos mercredis. et si j'eus le regret de ne pouvoir monter vous voir, j'eus la satisfaction d'apprendre de la bouche de votre concierge que, profitant d'une matinée de calme et d'un rayon de soleil, madame votre fille vous avait emmenée chez elle en Allemagne, vous ravissant ainsi à vos ennuis, à vos fatigues, à quelques chagrins, mais aussi à vos nombreux amis.

Vous étiez bien malade, chère « bonne maman » et ce n'est pas — j'ose vous l'avouer maintenant — sans ressentir une vive inquiétude que je vous quittai après vous avoir demandé la permission de vous embrasser. Pourtant j'avais fait deux remarques toutes physiologiques; d'abord, vous ne me dites point : Adieu, mais, en souriant, vous m'avez adressé un , au revoir ! qui me sembla d'un pronostic favorable; puis, au lieu de me laisser prendre votre main, vous me la tendîtes vous-même. C'étaient là deux preuves de vitalité chez vous, de bon espoir pour moi. Vous devez vous souvenir que plusieurs dames qui entouraient votre lit m'avaient, en voyant mes cheveux blancs et mon visage anxieux peut-être, pris pour le docteur et s'étaient retirées dans le salon. J'en manifestai ma surprise et me levant pour aller les détromper je vous les ramenai et vous vis sourire.

Mme Leymarie a bien voulu me communiquer deux lettres que vous lui avez adressées et dans lesquelles vous lui parlez de votre guérison miraculeuse sans miracle et presque subite... Contez-nous cela, chère bonne maman, donnez-nous de vos nouvelles, ou faites-nous en tenir par vos enfants et dites-nous bien que vous êtes rétablie, que vous nous reviendrez, vaillante et souriante, nous voir groupés autour de vous pour vous entendre nous enseigner par votre parole expérimentée, que l'amour est le secret du bonheur dans l'humanité.

Revenez nous convier bientôt dans :

Ce cher petit salon, demeure familière

Où réside le cœur, où l'esprit est permis ;

C'est tout ce que demande à ses nombreux amis

Cette bonne maman, affable, hospitalière,

que je prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de sa chère fille en lui faisant agréer mes hommages respectueux et de ses petits enfants, que je n'ai point oubliés, en leur offrant mes compliments bien affectueux.

Enfin, chère madame Næggerath, laissez-moi vous répéter au revoir et vous envoyer par dessus la frontière un amical baiser, qui n'aura rien de compromettant pour bonne maman, puisqu'il lui est adressé par un de ses petits fils très respectueux, très dévoué et plus d'à moitié centenaire.

LÉOPOLD DAUVIL.

Wiesbaden, 12 juillet 1903.

Cher et excellent ami,

Comment vous exprimer l'émotion agréable que m'a causée votre lettre si pleine d'une affection sincère? De telles paroles soutiennent et raniment les faibles en leur rendant le désir de vivre, même après tant de souffrances.

Vos bonnes pensées sont venues parfaire la guérison que m'ont apportée des esprits bons et généreux, cure si inattendue, si prompte et si miraculeuse, serais-je tentée de dire, si je ne savais que les phénomènes les plus incompréhensibles sont choses naturelles sur notre planète.

J'ai raconté tout cela à notre bonne amie, Mme Leymarie, qui vous en a fait part, mais je crois témoigner quelque nouvelle gratitude envers mes sauveurs qui font que « bonne maman vit encore », en vous contant une fois de plus ma guérison, et en y ajoutant la permission de faire lire cette page à ceux qui se sont intéressés à ma santé, à ceux qui restent fidèles à leur vieille amie, à ceux qui me causeront toujours une joie sincère en venant de temps en temps lui faire une visite, et lui apporter quelque gaité le mercredi dans ce que vous voulez bien appeler : ce cher petit salon.

Comme il était plein au jour inoubliable où ceux que j'aime et qui me témoignent tant d'affection vinrent fêter mes 80 ans !

Au lendemain de la visite amicale que vous me rappelez, cher ami, et dont malgré mon état d'extrême faiblesse, j'ai noté tous les incidents, je fus, ainsi que vous le dites, arrachée de Paris par ma fille qui m'a amenée ici sans me laisser le temps d'accepter ou de refuser de la suivre.

Bien que transportée en wagon-lit, le voyage me fut très pénible car je souffrais de tout le corps. A mon arrivée je dus reprendre le lit et demeurer plusieurs jours condamnée à l'immobilité, incapable de me mouvoir. Un refroidissement, résultat d'une imprudence, était venu compliquer mon état : ajoutez à cela des crises nerveuses fréquentes, des vomissements douloureux, une fièvre incessante qui résultait de toutes ces causes débilitantes et vous jugerez, mon cher commandant, dans quelle situation je me trouvais.

Un soir, les crises se succédèrent à un tel point que mes enfants, pleins d'inquiétude, en me voyant souffrir et m'affaiblir, firent appeler le docteur qui ne put se rendre à leur appel.

Dans la nuit je fis un rêve, était-ce un rêve? — trois fois interrompu par les visites et les soins vigilants de ma fille si dévouée, très inquiète de ne pas voir arriver le médecin. Révais-je? Pourtant je crois que j'étais éveillée. J'étais entourée par une foule innombrable d'esprits vêtus de costumes divers, représentant différentes nations. Mme C..., une amie vivante que vous avez rencontrée chez moi, certainement, les avait amenés et les maintenait autour de moi où ils s'agitaient sans bruit. Quelques-uns étaient si

rapprochés de mon lit que je suis persuadée d'avoir senti leur souffle effleurer mon visage, mon cou, mes bras, mes mains. Ils me disaient doucement de ne point parler, leur désir, en m'entourant, étant de me pénétrer de leurs fluides bienfaisants afin de chasser le mal et d'amener le rétablissement de ma santé. Je me sentais envahir par des effluves d'une tiédeur douce et vivifiante, et j'éprouvais la sensation d'un calme réparateur succédant à mes douleurs.

Bien court fut ce rêve, bien simple cette vision, mon cher ami, pourtant lorsque j'en sortis, je ressentis un bien-être général, et je respirais à pleins poumons.

A l'aube naissante la fièvre rebelle avait totalement disparu en éteignant la chaleur qui me consumait des pieds à la tête, et je cédai à un sommeil réparateur.

Lorsque vint le docteur, vers neuf heures du matin, il fut stupéfié du changement subit constaté dans mon état, il proclama que j'étais guérie de la façon la plus incompréhensible, et ordonna des aliments et de la boisson alors que la veille il me refusait tout, enfin, il déclara que ses visites n'avaient plus raison d'être.

Ma faiblesse diminua dans la journée, les forces me revinrent rapidement et aujourd'hui la moribonde est en pleine convalescence. Je puis me dire radicalement guérie et ajouter que j'ai pressenti la venue de la « méchante » qui venait dévêtir mon âme de sa vieille loque charnelle. Dieu ne l'a pas permis ; je crois donc avoir encore quelque chose à faire. Cette grande bonté des esprits à mon égard m'impose un devoir de reconnaissance... ma tâche n'est pas finie, je le sens, et je veux m'y remettre de mon mieux et de tout mon cœur.

Je veux d'abord demander pardon à ceux qu'involontairement j'aurais offensés et moi, dont la mission est toute d'amour, je pardonne à ceux qui ne l'ont pas comprise.

Lorsque des consciences succombent à l'engourdissement causé par de terrestres intérêts, l'amitié peut les réchauffer et la rosée du pardon faire renaître en elles les fleurs de la raison, les fruits de la vérité.

Merci encore une fois de votre lettre qui m'a réconfortée ; ne m'oubliez pas et laissez-moi me dire, avec amitié :

Votre très attachée bonne maman,
RUFINA NOEGGERATH.

DE LA DELIMITATION DE LA CRÉATION DANS L'ESPACE

Tout sera révélé à l'homme. La science actuelle ratifie cette promesse évangélique et suit ses conseils : *Cherchez* et vous trouverez. *Frappez* et on

vous ouvrira. *Demandez* et vous recevrez. La science cherche, frappe et demande très utilement.

Depuis lors nous savons que notre Terre n'est plus le centre de l'Univers, qu'elle vogue dans l'espace, doublant à voiles déployées les caps du Soleil, suivie de ses sœurs, les autres planètes, par des rums différents qui leur sont assignés ; et que, de même, tout le système solaire entraînant son cortège se dirige vers un point donné, impulsé sous l'influence d'une attraction supérieure.

Maîtres de notre domaine nous explorons le fond des Océans, l'aérostation progresse, nous sillonnons l'atmosphère, nous croisons dans toutes les directions le Globe terraqué avec une vitesse inouïe. Les forces de la nature sont entre nos mains ; l'électricité est le messenger qui réunit toutes les nations entre elles, établit le dialogue de pôle à pôle ; il n'y a plus de ténèbres, elle est notre Soleil des nuits ; elle augmente notre puissance visuelle qui pénètre les corps opaques ; la photographie, par la lumière sidérale, rallonge le télescope plongeant dans les confins les plus éloignés de l'Univers.

La science se vulgarise, l'universalisation de l'enseignement dulcifiera les mœurs moralisant les peuples ; de plus grands acquits scientifiques augmentant notre richesse intellectuelle, avec notre élévation morale, l'hygiène physique aidant, les maladies seront moins nombreuses et plus faciles à combattre, les épidémies plus rares ; nous jouissons déjà des découvertes de la science dans son application, l'anesthésie médicale supprime la douleur. La pensée s'élève dans les saines régions où elle s'inspire pour la solution vitale touchant l'organisation sociale ; la philosophie prépare le terrain pour l'édification du Saint Temple, qui doit réunir tous les hommes par la même pensée en accordant les sentiments du cœur avec la raison, avec la foi raisonnée scientifique et morale.

Tel sera l'état social engendré par la religion de l'avenir : L'union de toutes les sectes religieuses, des différentes écoles de la philosophie spiritualiste : *Le Spiritisme, l'Occultisme, la Théosophie* sont de puissants leviers pour renverser tous les obstacles, et nous conduire indéfectiblement à ce prochain Âge d'or.

Après la possession de notre habitation terrestre, nous voulons aussi nous enquerir de l'univers que nous contemplons. Nous avons lu dernièrement, dans un journal non scientifique, que l'académicien anglais, M. Wallace, avait entrevu une limitation de l'univers dans l'espace, se servant du télescope et du cliché photographique. Cette notice à *sensation* était brièvement traitée ; il est probable que par son importance nous aurons, à temps voulu, de plus amples détails, ce qui ne nous empêche pas d'émettre notre opinion, admettant toute la responsabilité qui nous est personnelle :

Il y a deux infinis, deux gouffres vertigineux pour la raison humaine : Dieu et l'espace.

Le premier : *Foyer divin*, source de toute lumière, incognoscible, incommensurable.

Le second : *Une conséquence*, un moyen, l'étendue ; un réceptacle qui a des points de repère, les Constellations ; jalons semés sur le chemin de l'infini, conservant entre eux leur distance respective. Du *Centaure* à la *Grande-Ourse*, du pôle Sud au pôle Nord, et d'*Orion* à *Ophiucus* on a croisé l'étendue des Cieux, fait la mensuration d'immenses plaines émaillées d'étoiles, le premier pas dans les abîmes de l'éternité.

Nous ne parlons pas du *Temps* qui n'est qu'un relatif ; donc, il semblerait qu'il n'y a réellement qu'un *Infini*, la Cause Suprême.

De fait l'espace est jalonné par les systèmes solaires et rempli progressivement par les créations successives ; il y a donc mutabilité d'aspect à cause de ces augmentations ; tandis que Dieu reste immuable. Ces créations successives exigent l'envahissement de l'espace préparé pour les contenir.

Ces nouveaux Mondes, appelés dans le Torrent de la vie afin d'accomplir la mission qui leur est dévolue, élargissent la limite de l'Univers physique qui le sépare de ce qui, ultérieurement, sera envahi de même. Cette délimitation ne peut, en aucune manière, restreindre ou limiter la puissance absolue de la Cause Suprême.

L'espace inépuisable laissera toujours une ligne de délimitation de l'envahissement de Mondes nouveaux apparus. Si l'espace était complètement *empli*, là, cesserait son infinitude, puisque le contenu limiterait le contenant ; il en résulterait aussi que la Création serait infinie, et que, *d'effet qu'elle est, elle serait égale à la cause*.

Supposer la Création emplissant l'espace infini serait illogique, absurde, nous imaginons raisonner autrement pour élucider cette question ; dans le cas contraire nous demandons à ce *Foyer divin* que les vibrations de ces rayons sensibilisent notre rétine spirituelle, afin qu'elle s'impressionne de cette grande lumière, la vérité.

Nous en référons à la Création visible et tangible, au regard humain aidé des appareils d'optique et photographique, supposant rationnellement que Dieu, contenant l'infini espace, dirige dans l'involution ses rayons divins dont les vibrations polarisées engendrent la vie des futurs systèmes solaires ; action constante de son *Emanation Infinie*.

La délimitation de la *Création manifestée*, de même que l'espace qui doit, (dans ses apparitions éternellement successives) la contenir, est la base irréfutable, indestructible, d'argumentation pour démontrer l'*existence d'une Cause Suprême*. Envahir successivement l'espace en y semant des Mondes dévoile l'ordonnance du *Plan divin* en exécution ; et l'harmonie des lois qui gouvernent accuse l'*Intelligente volonté* d'une *Cause absolue*.

Sagesse Suprême ! Sublime Cosmogonie ! L'involution donnant naissance à d'innombrables variétés d'êtres : Evolution pour qu'ils remontent sans cesse vers l'*origine*, l'*unité*, Dieu.

Résumons : L'espace infini se remplit indéfiniment et ne peut être jamais empli. C'est une conséquence éternelle de créations successives.

L'homme progresse indéfiniment, gravite constamment vers la cause

créatrice et *s'identifie avec elle*; Dieu reste immuable dans son *activité absolue*, créant sans cesse, manifestant dans l'espace sa *Toute puissance*, seule et réelle infinitude.

E. COUILLAUT, à Madrid.

LA MAIN INVISIBLE

par WILLIAM WALKER ATKINSON

J'ai senti la Main Invisible, j'ai été guidé par elle, j'ai senti la tendre mais cependant ferme étreinte de cette Main qui me menait dans la voie qui lui semblait la meilleure, bien que mon intelligence ne pût voir la beauté de la route vers laquelle elle me conduisait.

Pendant longtemps je me suis révolté contre l'impertinente intervention de celle qui me semblait être tout à fait une étrangère, une intrigante, une aide non sollicitée. J'étais sorti de l'état dépendant et ne me souciais pas de m'appuyer sur les autres.

Je me réjouissais de mon indépendance, de ma liberté, de mon habileté à me conduire seul. C'était bon d'être son maître, de jouir de cette liberté nouvelle, de savoir que le Moi intérieur était une réalité, d'éprouver ultérieurement le bonheur qui vient de la connaissance de la réalité de l'Individu.

Je ne voulais supporter aucune intervention extérieure. Mais la Main était toujours là, je sentais son étreinte, elle prenait mes doigts malgré moi dans les siens, elle me menait, me menait.

Voyant que je ne pouvais me débarrasser de cette aide invisible, me rendant bien compte de l'intention qu'elle avait de me guider malgré moi, malgré mes révoltes répétées, me sentant capable de prendre soin de moi, j'étais assez grand pour marcher seul, je commençai à étudier ce quelque chose qui était si déterminé à prendre une part active dans les affaires de ma vie. Je voulus savoir, connaître.

Je trouvai alors qu'elle avait toujours été avec moi, plus ou moins, mais que je ne m'étais pas aperçu plus tôt de sa présence. Tant que je fus incapable de me tenir sur mes jambes, que j'eus peur, que je ne connus pas mon Moi, je me rendis à peine compte de cette aide invisible.

Mais lorsque je commençai à savoir ce que j'étais, à connaître la place que j'occupais dans l'ordre universel des choses, ce qu'étaient mes possibilités, mon avenir, la présence de cette Main invisible commença à se manifester.

Lorsque, à la fin, rejetant la dernière chaîne qui me liait, je secouai mes épaules et respirai librement; lorsque, je criai tout haut et joyeusement ma liberté et ma force; lorsque, je me rendis compte de la puissance qui était

en moi et à mes ordres; lorsque je partis pour accomplir ce que mon esprit sorti de son engourdissement me dit qu'il était possible de faire; lorsque j'entrepris toutes ces choses, tout seul; alors, je sentis, pour la première fois, la ferme étreinte de la Main Invisible.

Tantôt me guidant doucement, tantôt me conduisant, tantôt me retenant tendrement, tantôt me poussant doucement vers les gens, les choses, les conditions, tantôt me retenant au bord d'un précipice, tantôt me dirigeant dans une meilleure voie, tantôt m'étreignant avec douceur et fermeté pour m'assurer de sa présence, lorsque je doutais, tantôt me permettant de me reposer sur elle lorsque je me sentais fatigué. Elle était toujours là.

A diverses reprises, cette main m'a placé dans des conditions qui me semblaient être tout à fait désavantageuses. Parfois, elle m'a apporté de la peine.

Mais j'ai appris à avoir confiance, confiance. Les situations qui m'avaient semblé si peu enviables, m'ont procuré tout ce que je pouvais désirer. La peine que j'avais endurée, m'a apporté du plaisir. L'expérience que j'ai acquise, je ne voudrais pas en être privé; plus j'ai eu de peine, plus j'ai acquis d'expérience; l'expérience m'a donné aussi plus de savoir.

J'ai appris à aimer cette Main. Et le maître de cette main semble partager cet amour; de temps à autre, une petite et sympathique étreinte me fait savoir que je suis compris. Cette main semble quelquefois, forte et ferme, être celle d'un Père, me conduisant avec une entière confiance. Quelquefois, douce et tendre, elle semble être celle d'une mère, me conduisant comme une mère conduit son enfant. Quelquefois, affectueuse et chaude, elle semble être la main d'une femme qui m'aime, ne me conduisant, ni ne se laissant conduire, sans parler, mais avec une parfaite entente. La maîtresse de cette main semble combiner en elle-même les qualités des deux sexes, posséder toutes les attributions du père, de la mère, de l'amante, du frère, de la sœur. Elle semble répondre au besoin humain dans tous les cas. Elle semble toujours être la main de l'amour, même lorsqu'elle me fait souffrir.

Je n'ai jamais vu la maîtresse de cette main. Je n'ai jamais regardé dans ses yeux. Je n'ai jamais vu sa forme, si toutefois elle en a une. Mais j'ai parfois été enveloppé de ses bras, pressé sur sa poitrine. J'ai éprouvé l'impulsion de l'enfant et dans ces moments-là, sur la poitrine de la mère, je me suis senti attiré et retenu, persuadé que c'était le corps de la maîtresse de la main. Quelquefois, voulant me reprendre, je luttais pour me dégager de cette étreinte comme le fait un enfant, mais, maternellement, la maîtresse de la main m'attirait plus près de son cœur, j'en sentais même les battements, je sentais les vibrations émanant de sa vie, la chaude haleine sur ma joue comme si l'invisible figure, penchée sur moi, me couvrait de son amour maternel.

Lorsqu'elle prend la forme du père et que je place ma petite main dans la sienne et que, comme un enfant que le père emmène en voyage, je dis :

« Conduis-moi », je vais gaiement et avec confiance dans de nouvelles terres, dans de nouveaux pays. Pourquoi aurais-je peur? Je tiens la main de mon père. Quelquefois, cette main se pose sur mon épaule; alors, je sens que le père est fier de son fils en le voyant grandir en force et en savoir, qu'il se réjouit à la pensée que, dans un temps plus ou moins proche, il pourra causer avec ce fils capable de comprendre les secrets de la vie que le père lui aura dévoilés.

Et lorsque la main est celle de la femme aimante marchant dans le sentier de la vie avec l'homme qu'elle aime, son étreinte est douce, ses doigts pressent les miens avec amour, son bras se pose sur le mien. Je n'entends aucune voix, les mots sont inutiles, l'âme parle à l'âme en silence. Nous marchons ensemble, toujours, toujours. Nous nous comprenons.

Et lorsque la main semble être celle d'un frère, d'un frère jumeau, ce n'est ni la protection du père, ni l'amour tendre de la mère, ni la chaude étreinte de l'amante. Cette main n'est pas celle d'un être plus fort; mais je sens l'étreinte fraternelle, l'étreinte du camarade, la présence d'un égal. Je sens une aide à mon côté, quelqu'un qui me soutiendra en cas de besoin. Et je marche près de lui, je suis tout joyeux. Je suis gai comme un enfant, gai comme un camarade. Puis, la main du frère semble grandir. Lui et moi, nous sommes des hommes. Quelque chose dans son étreinte semble me dire : « Viens, frère, allons, avançons dans l'avenir inconnu. Ayons la foi. Allons où nous sommes attendus, allons jouir dans ces pays nouveaux. Explorons-les. Profitons de l'esprit d'aventure, avançons, voyons, sentons, apprenons. » Je rends l'étreinte et je dis : « Oui, frère, allons, où tu vas j'irai. Tes joies et tes peines seront miennes, je les partagerai. Allons, allons, à la divine aventure. »

Et ainsi, manifestant tour à tour les attributions de toutes les parentés humaines, le maître de cette Main Invisible est près de moi. Je sens sa présence, je me rends compte de son affinité. Quelquefois, la foi s'affaiblit, je pense que tout n'est qu'illusion, fantôme, rêverie. Tout semble perdu et je pleure. Mais, au milieu de mon désespoir, je sens la main se poser sur ma tête, je sens que c'est une réalité et, à travers mes larmes, je souris.

Connaîtrai-je jamais le maître de cette main? Verrai-je jamais sa figure? Comprerais-je jamais le secret de son existence? Je ne sais pas, mais la Foi murmure à mon oreille : « Attends! Tout va bien! Lorsque l'élève sera prêt, le maître apparaîtra! Lorsque tes yeux seront ouverts et qu'ils en pourront supporter la vue, tu verras la figure du maître de la Main. Tu es entré dans un sentier dont on ne se détourne pas. Va, va, continue, aie foi, courage, confiance. Pourquoi douterais-tu? N'as-tu pas senti la pression de la Main.

Oui, pourquoi douter, pourquoi questionner? N'ai-je pas senti la pression de la main invisible? Ouvrez vos mains, amis, que la Main puisse les serrer comme elle serre la mienne.

Pendant que votre main se ferme de colère ou de haine, pendant qu'elle

tient étroitement l'or qu'elle a retiré de la main d'un autre, pendant que les doigts sont crispés de crainte, elle ne peut pas prendre la Main Invisible. Ouvrez-là toute grande et vous sentirez alors l'étreinte de celle que vous cherchez; de cette Main Invisible qui attend pour étreindre la vôtre. Donnez votre main de bon cœur. Tendez-là de bon cœur.

Traduction de Hugo Tramer.

Invocation

La grande forêt, orgue immense,
Vibrant sous le doigté de Dieu!
Tout, aux abords, faisait silence,
Comme aux approches du saint lieu.

La mer, au loin, battait la grève.
Heurtant ses flots précipités...
Et j'écoutais, comme en un rêve,
Ces voix, que n'ont point nos cités,
Ces voix graves, mélodieuses :
Hymnes et chansons tour à tour,
Qui murmurent, mystérieuses,
L'éternel hosanna d'amour!

J'écoutais... les yeux pleins de visions sublimes :
Un printanier soleil, au lever souriant,
Teintait de pourpre et d'or les verdoyantes cimes
Des monts qui frangent l'Orient.

Tout n'était que parfums, clarté, fraîche harmonie :
La nature, dont rien n'arrête les efforts,
Semait abondamment, sans cesse rajeunie,
Ses inépuisables trésors.

L'océan, la forêt, les coteaux et la plaine,
Jusques aux profondeurs que creuse le ravin,
Baignés de chauds rayons, buvaient à douce haleine,
Les baisers de l'astre divin.

J'écoutais... Loin du bruit des foules insensées,
Qu'il est bon de pouvoir goûter l'isolement,
Et de laisser planer le vol de nos pensées,
Dans un religieux et saint recueillement.

« La méditation est sœur de la prière »
Quelle que soit une œuvre, elle affirme un auteur.
Méditer, c'est lever les yeux vers la lumière...
C'est adorer le Créateur!

J'écoutais... j'écoutais... Une brise enivrante,
Semeuse de pollen et berceuse de nids,
Sous les rameaux en fleurs se glissait caressante,

Pleine de doux frissons pour les berceaux bénis.
Le soleil sur la terre, en fécondantes gerbes,
Epandait ses rayons d'amour universel...
La terre au ciel levait ses floraisons superbes,
Comme une offrande à l'Eternel !

Et grandi des splendeurs dont s'avivait mon âme,
La foi touchant mon front, je me mis à genoux :
Fils d'un siècle aveuglé par son orgueil infâme,
Je m'écriai : Seigneur ! ayez pitié de nous !
Qu'est ton savoir, pauvre humaine science ?
L'être se trouble en ton obscurité...
Oh ! Dieu... mon Dieu ! que ta magnificence
Est grandiose en sa simplicité !

JULES MONIOT

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

DEUXIÈME SÉRIE

PREMIER ENTRETIEN

Amis, nous venons d'étudier la vie dans ses premières manifestations et dans son évolution à travers les formes multiples du plan visible ou matériel. Nous allons maintenant l'étudier dans son état libre et dans sa circulation sur les plans invisibles.

Il est difficile de vous faire exactement comprendre ce qu'est la vie séparée de la forme. Imaginez un fluide lumineux, doué d'intelligence, de sentiment et d'énergie. Et encore cette définition ne peut-elle s'appliquer qu'à la vie arrivée à un certain degré d'évolution. Si nous la considérons à son point de départ, nous la voyons sous la forme d'un fluide vibratoire, à peine plus subtil que la matière dont il est issu. Insensiblement il s'éclaire ; la volonté et la sensation s'éveillent et, au cours du temps, on voit enfin poindre les premiers signes de l'intelligence et du sentiment.

La vie n'évolue qu'unie à la forme. Dès qu'elle est séparée de la forme, elle reprend son élasticité naturelle et se concentre en elle-même pour recueillir le fruit des expériences acquises. Ceci fait, elle s'identifie à la vie commune au plan qu'elle occupe, ne reprenant conscience de son incarnation passée que lorsque la pensée ou les appels de ceux dont la vie a été mêlée à la sienne la rappellent momentanément au souvenir de son existence terrestre.

Ne troublez pas la vie nouvellement sortie du moule de chair. Laissez-la en paix faire le bilan des jours passés afin qu'elle reprenne au plus tôt son cours normal, après avoir extrait la petite part de force, de lumière et d'amour qui retourne au groupement supérieur, tandis que ses éléments

secondaires se disséminent dans les courants fluidiques inférieurs de l'Astral.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Amis, vous vous demandez ce que devient le moi personnel au milieu de cette dispersion des éléments constitutifs de la vie revenue sur les plans invisibles ? Chaque parcelle, en se séparant du foyer de l'âme, emporte avec elle sa part de conscience et de vie. Les plus pures montent sur les plans élevés, les plus lourdes retombent sur les degrés inférieurs et le noyau central, en qui se concentrent les expériences et les acquis antérieurs, s'identifie à la vie du plan qui correspond à son degré d'évolution.

Il n'est pas facile de vous faire saisir l'ensemble de la vie qui circule sur les différents plans de l'Invisible ; vie formée d'une multitude de petites vies qui se mêlent, tout en conservant leur conscience personnelle. Courants de fluides intelligents, foyers de lumière vivante, centres d'énergies conscientes de leur pouvoir et faisant jaillir de leur sein d'innombrables projections qui relient entre eux tous les degrés de l'Espace.

Plus l'Être s'élève moralement, plus il se fond dans l'harmonie de l'ensemble et moins il vit de sa vie personnelle. L'Unité qui tend à se constituer sur le plan spirituel détruit tout germe de séparativité. Les sentiments mesquins de l'individualité humaine qui se confine dans l'affection étroite d'un cœur isolé, de la famille ou du milieu, ne suffisent plus à l'âme parvenue à ces hauteurs. Vivant de la vie universelle, envisageant les Êtres, non plus sous leur aspect personnel, mais dans leur grandiose ensemble, elle aspire seulement au *beau* comme idéal, au *bien* comme moyen, au *vrai* comme récompense.

TROISIÈME ENTRETIEN

Amis, nous vous avons dit, dans un de nos précédents entretiens, que l'esprit, en revenant s'incarner sur la terre, emprunte au plan qu'il quitte une certaine quantité d'essence vitale ou fluides inférieurs qui lui composent une enveloppe appelée par les uns, *périsprit*, par les autres, *corps astral*.

C'est la force inhérente à ces fluides lourds qui actionne la matière du corps physique et met ses sens et ses organes au service de l'âme, pour lui permettre d'entrer en rapport avec les forces extérieures correspondantes.

Tant que dure cette énergie motrice, la vie physique est entretenue. Lorsqu'elle est épuisée, la mort survient. L'âme, ne trouvant plus de canal pour se manifester extérieurement, abandonne le corps devenu inutile. S'enveloppant dans les fluides lourds qu'elle a extraits de la matière par le travail de son mental, elle retourne sur les plans invisibles.

La mort n'est pas une annihilation ainsi que le croient quelques-uns. Elle n'est pas non plus un changement qui donne à l'âme toutes les vertus, toutes les perfections, tous les pouvoirs et la met en possession d'un

bonheur qui réalise tous ses désirs. La mort est une simple transformation du genre de vie, laissant l'âme semblable à elle-même, avec ses défauts et ses imperfections qui ne se détruisent, répétons-le, que par les expériences des vies successives.

Lorsque le progrès de votre spiritualité vous aura mis à même de recevoir une intuition intérieure capable de vous instruire et de vous diriger, vous apprendrez à extraire de l'ambiance le fluide vital nécessaire pour entretenir votre vitalité personnelle ou celle de vos semblables.

Ce résultat vous permettra de passer à votre gré du plan visible aux plans invisibles et vous donnera une preuve certaine de votre glorieuse immortalité.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Amis, les conditions de la mort diffèrent selon le degré d'évolution des Êtres qui se désincarnent.

Plus l'âme est attachée aux choses de la vie matérielle, plus elle est esclave de ses passions, plus aussi est pénible le travail de séparation opéré par la mort.

Le réseau fluidique, formé par les pensées, les désirs, les émotions de la vie écoulée, enserme l'âme de leurs fils ténus et l'empêche de procéder à son dégagement avec la conscience et le calme nécessaires.

Les forces supérieures, toujours prêtes à venir en aide dans ces moments difficiles, sont entravées et paralysées par ces fluides lourds et ont de la peine à faire pénétrer dans l'âme en détresse un rayon lumineux et consolateur.

Tout autre est la mort de l'Être suffisamment évolué pour avoir conscience de son dégagement. Aidé par les frères aînés dont il a si souvent réclamé l'appui pendant son étape terrestre, voyant à travers leurs fluides purs, il se rend compte des différentes phases de la transformation qui s'opère en lui, et c'est avec un sentiment de joyeuse allégresse qu'il abandonne son lourd vêtement de chair.

Bien différente aussi est la façon dont s'effectue l'entrée sur les plans invisibles, entre l'âme spiritualisée et celle qui ne l'est pas. Tandis que la première franchit avec facilité les couches inférieures de l'Astral où rien d'elle-même ne correspond, la seconde, retenue par des liens nombreux qui empêchent son essor, se sent rivée aux plans inférieurs et condamnée à vivre dans leurs régions ténébreuses.

Lorsque ces notions élémentaires de Vérité seront connues et comprises, un avantage immense en résultera, soit pour ceux qui se désincarnent, soit pour ceux qui assistent à leur départ.

Les premiers, ayant habitué leur esprit à s'occuper des choses de la vie future, arriveront au seuil de l'invisible moins troublés et moins angoissés. Les seconds, sachant que la mort ne détruit rien et que l'Être qui les quitte ne fait que changer de forme et de vie, laisseront de côté les regrets superflus et se garderont de troubler, de leurs clameurs inutiles, la phase d'évolution qui s'accomplit sous leurs yeux.

Ils aideront, au contraire, par leurs prières, leurs pensées calmes et réfléchies, au dégagement et à la libération de l'âme qui leur est chère.

CINQUIÈME ENTRETIEN

Amis, nous vous avons dit précédemment que les fluides étaient tout à la fois *miroir*, *lumière* et *force*. Étant le produit des facultés de l'âme ils en sont la reproduction exacte.

La mémoire est le miroir qui garde indéfiniment l'empreinte des pensées, des désirs, des émotions de la vie passée. L'intelligence est la lumière qui perçoit toutes les manifestations de la vie intérieure ou extérieure. Enfin, la force émane de la volonté qui en est le producteur direct.

Les fluides créés par le mental des Êtres dominés par des passions grossières, ou uniquement occupés des choses de la vie matérielle sont loin d'être purs et transparents. La lumière en est terne, le reflet nuageux. La force, au lieu de pousser l'âme vers les plans élevés, la maintient sur les degrés inférieurs.

L'ensemble de la vie sur ces plans ne diffère guère de ce qu'elle est sur la terre. Chaque âme, enfermée dans un corps astral d'une densité extrême, vit d'une vie séparée. Elle ne prend part à la vie commune que pour donner plus de satisfaction à ses penchants bas et mauvais.

Sur les plans supérieurs de l'Astral, les fluides étant devenus plus clairs, la lumière commence à s'épandre en ondes plus ou moins pures. La mémoire commune met sous les yeux de chacun le tableau du passé et les forces réunies forment des centres d'énergie, dont les manifestations ne sont pas toujours pour vous exemptes de dangers et d'erreurs.

Sur le plan spirituel, les derniers germes de séparativité étant détruits, rien ne fait plus obstacle à l'expansion de la vie. La mémoire, l'intelligence, la force des Êtres composent un fonds commun où chacun puise à volonté la plénitude relative du *savoir* et du *pouvoir*.

Pénétrés des effluves bienfaisants de l'*Amour*, ces fluides purifiés forment le courant humanitaire dont la devise : *Un pour tous, tous pour un*, se trouve pleinement réalisée. C'est dans ce courant que les groupements supérieurs des Dualités surveillent le travail des parcelles incarnées qui doivent un jour leur revenir. C'est de là que vous recevez le secours et l'appui qui vous sont nécessaires, ainsi que ces éclairs lumineux qui illuminent la conscience, montrant à chacun la route du devoir et le chemin du progrès.

SIXIÈME ENTRETIEN

Amis, s'il est difficile de vous faire comprendre la nature et les propriétés des fluides créés par le mental des Incarnés, quelles plus grandes difficultés ne devons-nous pas éprouver pour vous faire entrevoir la splendeur ineffable et le pouvoir tout-puissant du fluide éthéré, émanation directe du foyer de l'Infini !

Réunissez par la pensée quelques hommes les mieux doués, ayant la mémoire la plus étendue, l'intelligence la plus développée et la volonté la

mieux pondérée. Mettez en commun leurs merveilleuses facultés pour en former le mental d'un seul être. Quel ne serait pas le génie d'un tel homme et quel pouvoir n'exercerait-il pas sur ses semblables ?

Sur le plan spirituel, ce n'est plus la mémoire, l'intelligence, la volonté de quelques-uns qui forment le fonds commun, mais toutes les facultés réunies des Êtres de notre Univers assez évolués pour être parvenus à ce niveau supérieur. Eh bien, amis, cette puissance de vie, dont vous parvenez difficilement à vous faire une idée, n'est rien, absolument rien, si nous la comparons à celle du fluide éthéré dont l'intelligence et la force sans limites surpassent infiniment le savoir et le pouvoir réunis de tous les Êtres qui peuplent les mondes et les Univers de la Création tout entière.

Que peut être l'assemblage de nos infimes perceptions et de nos faibles pouvoirs, en face de cette Intelligence souveraine qui perçoit, sur tous les points de l'étendue, le moindre frémissement de la vie ? Qui porte en Elle l'empreinte de tout ce qui a fait et fera vibrer les âmes des humanités passées et futures, et dont la force puissante soutient les mondes et les dirige dans leur marche vers l'Infini ?

Devant cette grandeur incomparable et ce pouvoir illimité, l'esprit s'arrête confondu et l'âme tremblante ne peut que murmurer cette prière : « Père, que ta lumière nous éclaire, que ta force nous soutienne et que ta volonté s'accomplisse sur la terre et dans les cieux. »

SEPTIÈME ENTRETEN

Amis, il est encore un élément précieux qui vient s'ajouter aux éléments constitutifs des fluides, c'est-à-dire de la vie. C'est l'*amour* produit par les émanations du double interne du cœur.

L'amour ne peut s'appeler ainsi que lorsqu'il fait partie de la vie arrivée à un certain degré d'évolution. Tout d'abord il se manifeste comme *attraction* attirant et rapprochant les corps et les éléments. Ensuite l'attraction est remplacée par la *sensation* qui permet à la vie de prendre contact avec les objets extérieurs.

À la sensation succède le *sentiment* qui incline la vie vers les objets de son choix et de ses préférences.

Enfin, plus tard, le sentiment fait place à l'*amour* dont la tâche glorieuse consiste à détruire l'égoïsme et à réunir tous les êtres dans la sublime communion de la vie universelle.

C'est l'amour qui crée les liens qui unissent entre eux les êtres, les mondes, les Univers. Les émanations du foyer de l'âme pénétrées par l'amour produisent des effluves magnétiques dont la force de projection est en rapport avec la chaleur du foyer qui les émet. Ces effluves établissent entre vous des liens dont la subtilité échappe à votre vue limitée et à votre perception peu développée.

Un jour viendra où la vie grandissante ayant rendu plus intense le rayonnement de vos foyers respectifs, ils pourront correspondre directement avec

le fluide éthéré, prendre part à sa puissance de vie et participer à son pouvoir d'expansion.

Les habitants de la terre ne se croiront plus, dès lors, isolés dans l'espace. Ils pourront établir avec les habitants des autres planètes des communications régulières qui seront, pour tous, une source féconde de lumière et de progrès.

A l'heure actuelle, des splendeurs merveilleuses vous environnent, des lumières éblouissantes vous éclairent, des intelligences radieuses vous pénètrent, des forces divines vous dirigent, mais tout cela est aussi caché à vos yeux que l'est, pour le ver de terre, la beauté de l'astre qui alimente sa vie. Plus tard de nouveaux sens s'étant développés, vous pourrez voir les reflets, percevoir les harmonies, saisir, en un mot, toutes les manifestations des vies supérieures et idéales.

HUITIÈME ENTRETIEN

Amis, c'est donc par le mélange ou mariage des pensées que la vie prend naissance.

Les groupements où dominent les parcelles de volonté produisent les fluides positifs ; ceux où dominent les parcelles d'idéal produisent les fluides négatifs. Ces fluides ou forces, constamment en vibration, s'attirent, se choquent et, de leur contact, jaillit l'étincelle de vie. Cette étincelle, poussée par la force qui lui est propre, va se joindre aux courants fluidiques en rapport avec son degré d'évolution.

Les pensées mauvaises, résultant des passions basses et grossières, alimentent la vie des régions inférieures de l'Astral. Restant unies fluidiquement au mental dont elles sont le produit, elles forment des liens qui, après la mort, retiennent l'âme captive en ces lieux, les enveloppant d'un voile opaque, leur cachant la lumière et les empêchant d'entendre les consolants appels des intelligences élevées qui s'efforcent de leur venir en aide.

Les incarnés, uniquement préoccupés des choses de la matière, créent de la vie sur les plans moyens de l'Astral. Revenus dans l'invisible, cette vie bornée les enferme dans ses fluides lourds, leur inspirant le regret douloureux de ne pouvoir satisfaire leurs désirs et les empêchant de percevoir les clartés qui les environnent.

Chez les Incarnés dont le mental correspond avec le degré supérieur de l'Astral, l'étroitesse des dogmes religieux leur inspire des pensées d'intolérance et de fanatisme qui, après leur mort, nuisent à l'expansion de la vie et faussent la pureté des rayons lumineux venant des degrés supérieurs.

Cependant, sur ce plan, le mérite des âmes vraiment religieuses, leurs actes de charité et d'héroïsme créent des courants de forces dont le pouvoir vous semble merveilleux. C'est à lui que sont dues les guérisons obtenues dans les sanctuaires et les lieux de pèlerinage, les conversions subites et inattendues, en un mot tout ce que vous traitez de miraculeux et n'est que le résultat des forces magnétiques mises en activité par la réunion des volontés terrestres et astrales.

Les Incarnés qui joignent le savoir à la pureté de vie, aux actes de dévouement et d'abnégation, à l'élévation habituelle des pensées et à l'aspiration constante vers le bien, créent de la vie sur le plan spirituel et en alimentent le courant humanitaire. Ceux-là n'ont à redouter ni la mort ni l'au-delà.

Attirés par les forces subtiles qu'ils ont produites, aidés par les intelligences élevées dont les pensées se sont mariées aux leurs pendant l'incarnation passée, ils franchissent sans peine et sans entraves les degrés de l'Astral. Le cœur plein d'une indicible allégresse ils accourent se plonger dans les ondes lumineuses des fluides épurés pour se reposer des labeurs passés et puiser de nouvelles forces pour les étapes futures.

(A suivre).

LA MAIN

ESSAI D'UNE ÉTUDE CHIROMANCIENNE

La chiromancie a-t-elle vraiment sa raison d'être ? A-t-elle une certaine utilité ? Voilà la question à laquelle nous nous proposons de répondre.

La main est pour l'initié un livre ouvert, où il peut lire à son gré les tendances héréditaires de l'enfant, son caractère, ses aptitudes et ses défauts ! — « Voilà ce que votre enfant est capable de faire pour tenir sa place dans le monde ! » N'est-ce pas là un bon conseil à donner qui sera compris et écouté ?

Dans tous les âges la chiromancie a considéré la main gauche comme la table de la destinée à l'heure de notre naissance, pendant que la main droite révèle ce que nous avons fait dans notre vie. Ne l'oublions jamais, la Volonté est la force suprême dans notre existence ; il y a peu de fatalités malheureuses que l'homme ne puisse détourner par son vouloir pour en faire des fatalités heureuses. Il faut seulement que quelqu'un lui montre les dangers qui sont sur son chemin ; c'est le but de la chiromancie ! Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs les photographies de mains d'un garçon de 13 ans, âge où la vie à peine éclore n'a pas encore pu marquer dans la main droite tous les événements, tous les changements pour le bien ou pour le mal de la destinée écrite dans la main gauche et qui s'y liront forcément un jour. Mais comme ces deux mains sont quand même intéressantes !

Nous voyons une main à la paume carrée, aux doigts légèrement coniques. Paume et doigts sont à peu près de la même longueur, c'est signe heureux d'une nature intelligente et vive. Les doigts sont lisses et donnent ainsi l'impressionnabilité, la spontanéité dans les idées, à quoi la paume carrée ajoute le bon sens, la raison innée.

Le petit doigt long et se tenant à l'écart révèle l'indépendance de cette nature, joint à un certain savoir-faire. Les doigts entre eux sont liés : nature réservée, difficile à comprendre.

Le doigt du « Soleil » assez long dénote le sens artistique, lié à l'amour de la fortune et de la position sociale, ce que « Jupiter » souligne par sa forte racine, en ajoutant l'amour de la bonne chère, du confortable.

Tournons notre attention vers la ligne de tête, c'est le plus sûr guide dans une main ! Prenez garde de ne point suivre aveuglément les vieilles règles de chiromancie qui déclarent :

I. Doigts pointus : arts.

II. Doigts carrés : études, science.

III. Doigts spatulés : métiers.

Rien n'est plus faux que de se tenir strictement à cela, et mon expérience m'a enseigné bien autre chose, en me démontrant les innombrables modifications suivies par chacun de ces différents types de main et dont il faut tenir compte consciencieusement.

Exemple : vous avez une main aux doigts effilés, mon cher monsieur, vous êtes artiste, c'est très bien, mais on vous croit passionné pour l'amour de votre art seul ! Montrez un instant votre main ! — Votre ligne de tête est droite, elle traverse la paume sans à peine baisser vers la Lune ? Confessez-le, personne ne nous entend, vous savez fort bien diriger vos affaires matérielles, vous savez peindre ce qui plaît au public et vous vendez toujours vos tableaux, pendant que les œuvres de vos confrères, qui valent tout autant que les vôtres, ne trouvent pas d'amateurs !

Voici le secret :

La ligne de tête droite rend la main la plus artistique pratique, pendant que la ligne de tête baissée vers la « Lune » donne, même à une main de méthode et de positivisme, des tendances artistiques très prononcées.

Notre photographie montre une ligne de tête bien balancée. Il y a raison et imagination. Malheureusement elle porte un signe fatal, dont il faut prévoir la cause pour essayer d'éviter l'effet : C'est une île irrégulière qui correspond dans l'autre main à une rupture dans le même endroit, c'est-à-dire sous le doigt du « Soleil ». Menace d'un accident à la tête vers les 45 ans, ou d'une maladie cérébrale à la dite époque.

La ligne de tête, liée à la naissance avec la ligne de vie, indique une nature sensible, nerveuse en même temps que prudente avant d'agir.

Nous remarquons de suite trois signes curieux :

I. Un mont de « Lune » très développé, surtout dans le bas.

II. L'anneau de Vénus.

III. Un pouce placé très haut, avec première phalange courte, épaisse et la jointure raide.

Le développement du mont de « Lune » nous indique une nature poétique et imaginative, qui se nourrit de rêves et qui pourrait très bien écrire des vers si elle s'y mettait. L'anneau de Vénus accentue cette probabilité.

Dans une main vulgaire, l'anneau de Vénus est un danger. Il marque une grande sensualité qui peut aller jusqu'à la débauche effrontée. Dans une main aux instincts plus élevés, il sera signe d'une extrême sensibilité (hystérie souvent), d'une grande force nerveuse qui tient l'homme dans un état excité, inexplicable. Comparons-là à un magnétisme secret, qui sagement utilisé et dirigé, ajoute même une verve nouvelle à cette nature, surtout favorable pour les arts nerveux. Le grand docteur Charcot, maître mystérieux sur ses semblables, a dû posséder cet anneau, et chez lui il a dû s'ouvrir sur le mont du « Soleil », car c'est la victoire. La raison éclairée (le Soleil) a fait son œuvre alors, l'homme a dominé cette force terrible et l'a contraint à lui servir dans son avancement, comme on a dominé la vapeur pour faire marcher les trains.

Revenons à notre étude. Elle montre, nous l'avons vu, l'anneau de Vénus et avec cette protubérance du mont de la « Lune », ce qui augmente beaucoup encore la nervosité et l'imagination de cette nature.

Quand j'ai vu cette main pour la première fois, j'ai dit à la mère qui m'amena son fils : « C'est étrange, madame, si ce n'était votre enfant, je croirais sûrement voir la main d'un petit Espagnol ou d'un Italien. » La mère m'a répondu en souriant, étonnée : « Je suis d'origine espagnole. »

Vous voyez, la main ne trompe jamais, elle est vraie à faire peur !

Conseillons à ce garçon une carrière comme, par exemple, le journalisme ou un art utile, car il serait malheureux dans une profession méthodique, qui ne laisserait pas libre élan à sa fantaisie.

Et que l'âge, en outre, lui devienne un sage tuteur, qui lui apprenne à dominer les accès violents d'un pouce par trop obstiné ! Je vois un grand danger dans ce pouce épais, court et raide, c'est le signe défavorable dans cette riche nature. Il dénote que l'intelligence est peu fine et le caractère trop volontaire. Ce garçon, ni très entreprenant, ni très hardi dans ses actions, attendra le moment prospère ; mais, celui-ci venu, se servira de la force brutale et violente pour frapper, jamais de la supériorité intellectuelle.

La ligne de vie tourmentée prédit une santé délicate, qui toutefois s'améliora à partir de 25 ans,

La « Voie lactée », fortement tracée, peut devenir un soutien de la faible santé en apportant un élément ardent et plein de vitalité. En tout cas, elle me paraît bienfaisante dans cette main, ce qui n'arrive pas toujours.

La ligne de cœur immense, aux branches nombreuses, montre une affection idéale, forte et fidèle. Souvent on souffre par trop de cœur !

La ligne de la Destinée, assez bonne en général, marque le commencement d'une vie indépendante qui suit un but arrêté vers les 21 ans. Vers les

30 ans on voit un événement grave, dû à l'influence d'une femme ; beaucoup d'ennuis et d'obstacles du côté de la famille.

Le reste de cette vie ne peut être révélé au public, la chiromancie doit être discrète comme un confesseur.

M. DE REDKA.

CONFERENCE

« Du féminisme spiritualiste et de l'éducation de la croyance ».

PARIS 1903 (1).

II

Je ne cache pas que si l'éducation de la croyance par la femme, telle que je vais vous l'exposer, se produisait parmi nous, le féminisme deviendrait bientôt, par la force même des choses, le type général des principes dominant l'éducation, les conditions d'existence de la société moderne.

Toutefois, je ne me dissimule pas les difficultés que je rencontrerai en essayant de gagner l'intérêt du féminisme, bien plus s'il est possible, son ardeur, en faveur de spéculations ne produisant pour résultat pratique que la connaissance des ressources de l'âme, de la survivance de l'âme, et de ses manifestations par delà la mort.

Cependant, le féminisme n'accomplira une grande mission civilisatrice, que dans la mesure qu'il contribuera à réaliser dans l'humanité, contre les tristes maîtres de ce monde, la croissance des âmes qui s'unit à la lumière des idées.

En effet, puisque le déni de justice du code à l'égard de la femme a sa racine non dans le cerveau, mais dans l'élément inférieur de la force brutale, on discernera donc que la volonté spiritualiste est celle du féminisme élevé, résolvant progressivement la solution du pathétique problème social, par la rectification graduelle de la nature inférieure, par la nature supérieure.

Examinons d'abord ceci : Est-ce que l'avenir vivant, permanent, croissant du féminisme est dans la quantité de droits que revendique la femme ? Non certes, il est dans la Pensée féminine, se réveillant et combattant sous toutes les formes pour préparer cet asile à la pauvre humanité : une existence plus pure et plus heureuse.

Eh bien, la foi aujourd'hui s'affirme la grande Patrie de la Pensée. Et cette

(1) Voir la Revue de juillet dernier.

foi nouvelle qui crée, qui sème, construit, détruit, se tourne vers la femme, car le féminisme a un nom, il s'appelle : la société nouvelle, et cette société nouvelle au sein de laquelle tout l'univers futur est porté veut sur son fronton : la Religion et la Femme !

Aussi le premier, le grand tort du féminisme moderne, a été de traiter la religion comme une lettre morte, alors que jamais, jamais moment ne fut plus propice, plus clairement indiqué à la femme par la Providence, pour accomplir sa mission, s'exprimant dans le devoir d'apporter sa pensée à ce meilleur âge de l'humanité, à l'époque du progrès par les forces spirituelles ; et cette tâche superbe répond précisément aux volontés suprêmes de l'esprit nouveau, dont l'effort créateur s'étend du monde physique et s'applique à toutes les phases de l'évolution, de la transformation des êtres.

En vérité, tout concourt à faire voir l'avènement du féminisme et du spiritualisme.

Mais faites attention, cet avènement qui s'annonce demande pour se réaliser la femme arrivée au stage mental, exige un effort de l'initiation de la pensée féminine, arrivant avec la société nouvelle au front.

Et s'il y a un féminisme du sentiment de la valeur morale, qui fait avec les mœurs des ratures aux vulgaires conventions, ce féminisme mettra en regard une façon particulière d'agir et de penser et prouvera que la femme peut parvenir aux premiers rangs de certaines vérités, sans l'aide desquelles le féminisme le mieux groupé n'aboutirait dans ses revendications qu'à de décevantes catastrophes.

Et puisque vous me permettez de dire ma pensée ici, précisons le but ; il est nécessaire, en art, en science, en religion, d'amener la femme à sa pensée personnelle, car malgré son indépendance cérébrale, qui se dessine aujourd'hui, qui sort de l'obscurité atavique, du mal d'inintelligence, de la mort morale qui est sa douleur et aussi sa faiblesse, c'est précisément la vie de la pensée, la consistance propre, personnelle de la pensée féminine qui n'est pas suffisamment développée dans la femme, et dès que cette pensée aura la pleine conscience d'elle-même, elle s'apercevra qu'il lui reste un vide immense à remplir.

C'est parce que le féminisme est une grande cause, qu'il doit assainir la société, se servir de la pensée pour la vérité, et de la vérité pour la justice et pour la vertu.

Eh bien, à l'heure où nous sommes, en ce moment de péripétie sociale, l'évolution spiritualiste-scientifique, profonde, féconde, morale, va vers un avenir meilleur par un chemin droit, qui dégage une aube de pensée : *L'ère de la Religion et de la Science en la pensée est déjà commencée et la science appareille vers le port de la religion future.*

Je le répète et j'y insiste, le féminisme qui ne sauverait les vérités spiri-

tuelles, augmenterait le mal au lieu de le guérir. Toute société qui s'affranchit de la plus lourde des servitudes, celle du préjugé et de l'ignorance, doit avoir au sommet l'Idéal religieux, car la liberté présuppose l'équilibre et la loi implacable frappe *par la misère morale* des riches et des intellectuels, la *misère matérielle* des pauvres et des ignorants.

Avant tout, je n'attaque personne, en attaquant le système matérialiste du féminisme militant, ce système que j'attaque peut changer demain. *Au point de vue intérieur*, on peut dire : il y a trois itinéraires dans le progrès féministe, trois moments évolutifs ou trois degrés de pénétration.

Il y a l'émancipation purement matérielle à laquelle se réduit presque exclusivement une grande partie du féminisme.

La femme luttant pour ses droits l'incarne.

Il y a le féminisme développant proprement la vie sociale, humaine, faisant restituer à la femme le droit d'organiser librement sa vie, la femme triomphant par ses droits, la couronne.

Il y a celui qui développe, dégage de tous les droits sociaux, *la plus grande des libertés*, celle qui crée un centre où aboutissent toutes les idées, d'où rayonnent tous les dévouements, avec laquelle on marche pour entrer dans la vie heureuse, ayant deux grands besoins : *Celui de vérités et celui de vérités spirituelles qui ne soient pas des chimères.*

Ce féminisme-là est comme un quai d'embarquement au seuil de l'ère qui contient en germe la pacification de la Religion et de la Science, la pacification des esprits communiant dans la pensée divine, et réglant leur gouvernement, assurant leur mûture *avec la Foi qui a la pensée pour étoile.*

Je sais que je dérange un peu une idée qu'on s'est faite du féminisme ; sans doute, on me traitera de visionnaire, mais le plus grand nombre des esprits qui pensent voient les deux courants portant le féminisme : l'un sort de la justice sociale ; l'autre auquel la femme a particulièrement collaboré sort de la vérité spirituelle.

III

En réalité, depuis la première heure où la femme s'est montrée sur la scène de l'histoire, son influence, sa volonté religieuse, s'accusent toujours nettes.

Vous me demanderez peut-être des preuves ?

Elles viennent de l'antiquité la plus reculée.

Je rappelle des souvenirs historiques. La doctrine ésotérique les renferme au fond de ses sanctuaires.

C'est du sanctuaire de Panctrose, où croissait l'olivier sacré, près de l'Erechtion, c'est du collège des prêtresses que sortaient les célèbres

pythonisses dont l'influence mystérieuse se constatait dans les conseils de guerre, dans le flux et le reflux des idées de l'antiquité païenne.

Ce fut encore dans les anciens collèges druidiques qu'apparurent les quelques centres connus de l'enseignement religieux, rappelant la prêtrise des femmes, répercussion profonde, s'éveillant avec tous les mots magiques des Celtes : Patrie ! Liberté ! Honneur !

Enfin, à cette heure où l'Europe était couverte de ténèbres et voyait une levée d'aurore au fond de son âme réveillée par la voix du Christ, c'est la femme, qui par la plus efficace, la plus reconnue, la plus prolongée des influences, détermine la conversion des âmes barbares et justifie son rôle, le plus utile et le plus heureux dans l'humanité, d'auxiliaire active et persévérante de l'apostolat spirituel.

Le Christianisme se fait avec les sainte Hélène, les sainte Clotilde, les sainte Olga, et au-dessus des siècles, la femme en garde l'auréole sur son front, car c'est plus qu'une religion qui luit, c'est un principe qui trouve son chemin.

Je connais les objections anti-chrétiennes, comme je connais l'exemple chrétien.

Être un guide dans cette polémique n'est pas ma prétention, je ne trace pas un itinéraire, je constate un témoignage.

Au point de vue de la dignité, les plus grands événements de l'amélioration du sort de la femme, sont venus du Christ. C'est le Christianisme qui libéra l'âme de la femme, l'histoire est unanime à l'affirmer, et ceci est une belle chose, qu'une affirmation venant de l'histoire.

Le Christianisme produit le respect de la femme ; l'enthousiasme de la chevalerie est une espèce de poésie de la femme qui charme le monde, et qui prononce ce mot : Idéal !

Au point de vue social, le Christianisme éveille la vie indépendante de la femme, le couvent produit la chanoinesse, l'abbesse, donne à la femme des moyens de retraite patentés, rentés, où la main de l'homme, — qui semblerait jusqu'à nos jours n'être le protecteur de la femme que pour le vice — lâche prise.

Oui, saluons dans le Christianisme le souffle chaste qui transforme la femme, la nourrit des flammes inspirées des vœux religieux ; saluons dans le Christianisme, quelque effort qu'on fasse pour l'amoindrir, *la révolution spirituelle de la femme*, apportant cette paix : pureté, et donnant cette lumière : Charité !

Eh quoi, la femme qui infiltra la sève et rayonna le jour de la foi, la femme qui fut le clairon vivant de l'apostolat spirituel, qui devina le jour du Christianisme et en avertit le monde, ne tient-elle plus compte des énergies de son intelligence et de son cœur, pour être l'organe de la Reli-

gion épurée, de la religion délivrée, par toutes les lumières des étapes humaines, montant d'échelon en échelon à l'affirmation de ces deux formes alternantes : Terrestre et Céleste !

Mais non, non, nulle incrédulité n'aura raison de l'alliance de la Femme et de la Foi.

Cette alliance subsiste et rallie à sa lumière historique le passé à l'avenir ; il en sera ainsi dans la suite des temps, et quoi qu'il arrive, quel que soit l'événement, c'est le mensonge qui s'écroule, soit sur un gouvernement, soit sur un autre, et c'est toujours l'heure de dire : Les vérités spirituelles sont là !

On prétend que les générations les oublient, eh bien ! non, les esprits les demandent, les consciences les crient, les cœurs les ravivent.

Oui, nous avons là, devant nous, une rénovation, une renaissance religieuse, un éblouissement auguste : —

La Religion et la Science ayant pour soutien la force d'évolution et acquittant leur tribut au progrès du monde.

J'insiste sur ceci : Notre siècle aura assisté à la fois à l'ensevelissement et à la renaissance des idées spirituelles, et la génération future trouvera en l'au-delà de nos luttes, de nos efforts, la loi suprême, qui constituera peut-être la vraie Religion.

Du point imperceptible d'un principe part la ligne de l'infini et, certes, la perspective ouverte autrefois dans le monde physique par les Galilée, les Newton, est la même qui s'ouvre aujourd'hui aux esprits dans le monde vital de la pensée, par l'application de la Science et de la Religion comparées, symbolisant toutes les vérités, où qu'elles soient, d'où qu'elles viennent.

Voilà la terre promise.

Certes, il faut pour cela une prodigieuse dépense de lumière.

C'est à cette dépense de lumière, que l'éducation de la croyance peut s'employer en jetant dans les âmes les profondes racines du plus grand, du plus fécond, du plus nécessaire des progrès, *soutenant les intérêts permanents de l'humanité : La certitude de l'immortalité de l'âme.*

Car la Religion, telle que la lumière la fait, c'est l'élargissement du progrès dans l'infini sans fond, c'est l'apaisement des esprits, oui tout s'entendra, tout étant harmonie.

Place aux rayonnements de l'âme qui sonde l'éternité et amnistie l'éphémère.

Place à la Lumière, laissons la lumière rayonner, laissons la lumière se faire par les efforts vrais, par les impulsions du cœur, par la lutte des idées, cette lumière traçant à travers les siècles une traînée de rayons, allant de Jésus-Christ à tous les immenses combats ayant pour cœur la justice.

Cette lumière a en soi le germe du feu transfigurant la nature, attendons que ce feu s'allume, la revanche de la Religion, c'est la Lumière.

Et d'ailleurs, pourquoi l'humanité marche-t-elle, sinon pour arriver à cette lumière, à cet avenir, auquel rien ne doit nous faire renoncer, ni l'empire des circonstances, ni la crainte des événements, ni l'espoir de plus lucratifs intérêts.

Ces lumières sont tout, le reste n'est qu'une fuite d'ombre.

Et pourquoi mettre au-dessus de ce qui est des fourmillements de fantômes ?

Est-ce donc à cela que sert la science ?

IV

En résumé, il n'y a qu'un droit à l'enseignement des vérités : le droit de la conscience.

On n'a pas besoin de se faire prêtre ou religieuse pour servir l'idée religieuse.

Aussi, l'un des plus grands devoirs de ceux qui ont quelque influence sur la marche du monde serait de travailler à la réforme de l'enseignement religieux, afin d'assurer à toutes les études religieuses scientifiques, le plus libre développement, pouvant seul amener et amenant la liberté du monde, à la puissance de la loi de Dieu, reconnue par les peuples de l'univers.

En tout cas, ceux qui demandent deux types d'enseignement religieux ne sont pas les ennemis de la Religion, mais, au contraire, ses amis les plus sûrs.

Aussi, tous les adversaires de la Religion, tous ceux même qui se font gloire de poursuivre le cléricalisme, n'en sont pas à ce degré d'irréflexion ou d'ignorance pour ne pas comprendre l'importance de l'idée spiritualiste, et j'ajouterai féministe-spiritualiste, dans cette évolution de la croyance, *se réalisant dans la conscience sociale*.

L'éducation de la Croyance ! — C'est là aussi une réforme féministe et, à mon avis, la première de toutes.

Il y a un écou à lever dans cette Education de la Croyance, qui décroît le dogmatisme et grandit la Religion.

Contre tout mandarinat de parti, clérical ou anti-clérical, il y aurait donc ainsi à constituer, plutôt à créer, c'est bien, en effet d'une création qu'il s'agit, une mission laïque favorisant à tous les degrés l'enseignement religieux par la femme, une mission laïque, répondant précisément à ce que l'inquiétude contemporaine demande à la lumière des esprits, à l'idée religieuse émancipée et majeure qui ruisselle les clartés de l'Esprit nouveau sur la lettre blémisante.

On peut, à l'aide du spiritualisme, offrir à la jeunesse un enseignement religieux digne de ce nom, et du moment qu'on le peut, on le doit.

Déjà nous entendons de marche en marche, l'esprit nouveau venir, monter, pour élever parmi les noirs décombres du passé, hors des enceintes de pierre du vieux monde, l'Ecole abritant toutes les croyances et regardant enfin la question de l'Education de la Croyance, dans l'harmonie de la Science et de la Foi, où l'homme lira Dieu à tout moment.

Heureux ceux qui croient, trois fois heureux ceux qui marchent vers le but de la renaissance de l'Esprit de vérité, vers ces clartés jetées dans les âmes par l'avertissement de l'histoire, qui montre, démontre, que la plus grande régénération sociale, c'est surtout celle de la justice intérieure, jaillissant de la réforme des mœurs et condensant, dans une sorte de certitude sereine, tous les rayons dont se composent la Religion et la Science, ou apparaissent ces deux mots : *hors du préjugé dans la vérité*.

Que de choses je voudrais encore vous dire sur cette question de la réforme de l'enseignement religieux, agitant aujourd'hui la conscience publique, mais je me résume et je finis.

Cependant, auprès de si terribles provocations, alors que les cléricaux sont les libéraux et les libéraux les réactionnaires, à l'heure où nous sommes, aborder de bonne foi le problème de l'enseignement religieux n'est pas inutile.

Déjà même peut-être, cela semblerait une nécessité et voici ce qu'un esprit impartial aurait à dire :

Ne confondons pas plus la Religion avec le cléricisme, que nous ne confondons la croix du divin supplicié du Golgotha, avec la bannière des abominables sectes partout déguisées et partout dévoilées.

Par conséquent, sans chercher à convaincre les gens de partis qui infligent à la religion les virus de la politique, je serai heureuse si j'ai pu détourner de ces esprits extrêmes et fermés, et porter aux idées du moderne spiritualisme, quelque bonne volonté en marche vers le juste, le bien, le vrai, demandant l'éclairage des multitudes, l'agrandissement des âmes, l'enseignement de la vraie Religion, qui réalise entièrement le mouvement intellectuel de notre race, le but divin de notre existence sur terre.

Un dernier mot : Le Féminisme, comme le Spiritualisme, sont grands des pas qu'ils font dans cette évolution, qui fera de toute la société humaine, une immense famille, par le suffrage entier du vrai progrès, dressant de plus en plus la tête de la femme vers le droit, et les lumières des esprits vers Dieu.

O. DE BEZOBRAZOW.

P. S. — Envoi gratuit de la brochure en septembre ; s'adresser à l'auteur, Marine-Terrasse à Saint-Raphaël (Var).

IDENTIFICATION D'UN ESPRIT

Dans une Conférence faite récemment à Londres, sur la question de « l'individualité des Esprits », M. W. J. Colville, médium bien connu, a rapporté plusieurs de ses expériences, entre autres la suivante :

« Il y a quelques années, je fis, dit-il, un séjour dans une maison qui, depuis plusieurs générations, a toujours abrité la même famille. Ma chambre, comme je l'appris plus tard, avait été celle où une vieille tante de cette famille avait passé la plus grande partie de son existence. Comme elle ne s'était pas mariée, elle devint une seconde mère pour les enfants de la maison, et, dans ses dernières années, elle passa la plus grande partie de son temps près de la cheminée, occupée à tricoter. »

M. Colville, qui ne connaissait pas ces détails, et qui est clairvoyant, aperçut distinctement, dès la première nuit où il coucha dans cette chambre, une vieille dame assise près de la cheminée, en train de tricoter.

Croyant avoir affaire à un Esprit désireux de donner une communication, notre médium attendit patiemment. Mais la vision disparut sans manifester le moindre signe d'intelligence. Pendant trois nuits consécutives cette même vision se montra, semblable à un tableau, et sans donner preuve d'animation. Alors seulement M. Colville se décida à en parler à ses hôtes, et, sur sa description détaillée, on reconnut d'une façon complète le portrait de la vieille tante décédée. Enfin, la cinquième nuit, l'image astrale se montra encore, mais cette fois, au-dessus de la vieille tricoteuse, le clairvoyant aperçut une forme de femme rayonnante de jeunesse et de vie, et qui portait quelque ressemblance avec la vieille fille.

Au même moment le médium reçut un message, informant que la tante avait laissé dans un vieux meuble, qu'elle décrivit, certains papiers importants, dont elle indiqua la place.

Le lendemain, les membres de la famille, guidés par M. Colville, trouvaient dans une chambre de débarras, située dans les combles de la maison, le meuble décrit, mis au rebut depuis longtemps, et contenant les papiers mentionnés par la tante. Ces papiers, écrits par elle dans sa jeunesse, étaient inconnus de tous.

Plus tard, dans un cercle privé, l'Esprit de la tante se manifesta, et, par l'écriture automatique, confirma la vision de M. Colville, en donnant d'autres détails. Il dit qu'elle avait montré son ancienne forme dans un tableau astral, afin de se faire reconnaître, mais qu'à présent elle avait bien autre chose à faire que de tricoter au coin du feu.

CLEMENS.

Nous lisons dans le journal « *Les Nouvelles* », d'Alger, 30 mai 1903.

Conférence spirite

La Conférence donnée par M. Verdier, directeur d'Ecole à Alger, au Petit Athénée, a obtenu un très grand succès. Tout ce qu'Alger compte de person-

nalités scientifiques ou simplement mondaines assistait à cette soirée, dont tout le monde gardera un inoubliable souvenir. Depuis les conférences de Sébastien Faure, le Petit Athénée n'avait vu autant de personnes se presser dans sa vaste enceinte; on y pouvait remarquer le même imposant silence, le même recueillement et aussi les mêmes chaleureux applaudissements.

Nous regrettons vivement que l'abondance des matières nous oblige, aujourd'hui, à passer sous silence une semblable conférence, dont nous ne voulons pas donner que de simples extraits.

Nous aurons, du reste, l'occasion d'y revenir puisque M. Verdier a l'intention de développer le même sujet à la loge du Delta.

Nous sommes heureux d'apprendre la nomination au grade de *Chevalier de l'ordre de Léopold* de notre ami, M. le professeur VAN DER NAILLEN, bien connu de tous les spirites pour ses intéressants ouvrages, intitulés : « Dans les Temples de l'Himalaya » et « Dans le sanctuaire ».

Le roi des Belges récompense les services éminents rendus à l'industrie et au commerce de la Belgique, en Amérique, par le distingué directeur de la « School of Engineering » de San Francisco.

Toutes nos plus cordiales félicitations au bon spirite et nouveau chevalier.

Nous les présentons de même à M. G. BÉRA, notre collaborateur, qui a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur, le 14 juillet dernier.

La réincarnation.

M. Legouvé, l'académicien bien connu, mort récemment à 97 ans, se trouvait un homme heureux. M. Jules Claretie rappelait dernièrement dans le *Journal* qu'à une séance à l'Académie, il y a deux ans, M. Legouvé, parlant de son bonheur à ses confrères, leur disait entre autres : « Je dois avoir fait, sans le savoir, quelque chose de très bien dans une vie antérieure, puisque je suis déjà récompensé dans celle-ci. »

L'illustre académicien admettait donc le principe de la réincarnation et de la pluralité des existences.

Peut-on en dire autant de Zola, lorsqu'il mettait dans la bouche de l'abbé Pierre Froment, dans son ouvrage *Rome* (50^e édition, page 85) ces paroles significatives ? « Les revenants ce sont les vieux morts d'autrefois dont les âmes en peine reviennent aimer et souffrir dans la poitrine des vivants d'aujourd'hui. »

Les dangers de la mort apparente.

La Société de Londres contre le danger des enterrements prématurés, vient d'élire, comme vice-président, le Dr Icard, de Marseille, membre de la Société d'Etudes psychiques de cette ville. On n'ignore pas que le Dr Icard est l'inventeur d'un ingénieux procédé qui permet d'écarter tout danger de mort apparente, et c'est le mérite de cette belle et si utile découverte qui

a désigné le Dr Icard au choix de la savante Société de Londres. Le Grand-Prix fondé par l'Institut de France pour récompenser l'auteur qui découvrirait le meilleur moyen pour empêcher d'être enterré vivant a été accordé par l'Académie des sciences au Dr Icard. Ce dernier, dans un but de propagande, enverra gratuitement une brochure explicative très détaillée à qui lui en fera la demande. Ecrire, 8, rue Colbert, Marseille.

Fondation d'un nouveau centre d'études psychiques

« Le Monde occulte »

Par une circulaire que nous a adressée l'un de nos coreligionnaires, nous apprenons, avec le plus grand plaisir, qu'un centre d'études psychiques, qui a pour nom *Le Monde occulte*, a été fondé à Campinas, province de Saint Paul, Brésil. Campinas est une petite ville d'environ 13.000 habitants, et le fait qu'un centre d'études psychiques peut y être fondé, prouve l'énorme extension que prennent nos idées et nos études sur tous les points du monde.

S'adresser au Président M. Joao Marcilia, rua Saldanha Marinho N. 33, à Campinas.

Ecole pratique de massage et de magnétisme

L'examen pour l'obtention des diplômes vient d'avoir lieu à l'Ecole, 23, rue Saint-Merri.

Les concurrents, fort nombreux cette année, avaient à se présenter devant un jury sévère, composé des principales notabilités scientifiques du magnétisme et du massage, parmi lesquelles nous citerons : MM. Durville, Dr Encausse, Dr Moutin, Dr Ridet, notre distingué confrère, M. G. Fabius de Champville, MM. Demé, Soury, Hénault, Haffner.

Malgré les difficultés d'un programme scientifique très chargé, MM. Magnin, Schmid, Thibaut, Mme Andrieu et Mlle Tuson ont obtenu le diplôme de masseur praticien, et celui de magnétiseur praticien ; MM. Sinet, Fournée, Vogel, Dameron, Pavy, Derain, Bahonneau, Laly, Pinard, Doumont, Robin, Mmes Vadrot, Heck, Denis, Laly, Boissé, ont obtenu celui de masseur praticien.

Le maximum des points était 45 ; M. Magnin en ayant obtenu 42 1/2, le *Premier prix d'instruction théorique et pratique* lui a été décerné avec *Médaille d'honneur* ; M. Schmid avec 40 points 1/2 a eu le *second prix*.

Les cours pour l'année scolaire 1903-04, recommenceront à l'Ecole dans le courant d'octobre.

POÉSIES NOUVELLES

PAR FRANCE DARGET

Mlle France Darget n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *Revue*. Plusieurs spécimens de ses poésies — notamment l'ode sur le désastre de la Martinique, que nous avons publiée dans notre numéro de septembre 1902, et le fragment intitulé « Les trois Routes », paru dans celui de mai dernier, — ont permis d'apprécier son talent aussi rare que précoce.

L'âge heureux et charmant de l'auteur — elle a seize ans — nous épargne le soin de donner ici sa biographie. D'ailleurs, le numéro de décembre 1902 contenait, avec le portrait de la jeune Muse, une notice qui suffira aux curieux. — Jeune, en effet, car elle rime depuis l'âge de dix ans, et le volume qu'elle présente aujourd'hui au public contient des poésies écrites par elle à cet âge, et qui ne sont pas indignes de celles qui ont suivi. Depuis cette époque, le talent de Mlle Darget s'est développé avec une rapidité prodigieuse, si bien que, à la fin de l'année dernière, l'Académie nationale de Bordeaux lui décernait la médaille d'or pour son volume intitulé « Premières Poésies ».

Le lecteur, à qui l'on met entre les mains un livre de vers écrits par une jeune fille — une enfant, — se prépare naturellement à user d'indulgence. Il s'attend, quelles que soient les heureuses dispositions du précoce auteur, à trouver de nombreuses traces d'inexpérience, quelque puérilité dans les idées et pas mal de chevilles dans la facture des vers. Qu'il se détrompe Mlle Darget a non seulement l'expression heureuse et facile, mais aussi juste et saisissante.

Mlle Darget a une grande expérience de la vie ! Elle pense non seulement élégamment, mais fortement, et — les lecteurs de la *Revue* me comprendront aisément, soient qu'ils admettent la théorie kardéciste des réincarnations, soit celle plus britannique des inspireurs — Mlle Darget est un esprit mûr, un vieux routier de la poésie.

Ce n'est pas seulement mon opinion, c'est aussi celle de Sully Prudhomme, qui lui écrivait une lettre commençant par ces mots : « Je juge ces vers tout à fait remarquables. »

Et Ch. Richet ne craignait pas d'émettre le jugement suivant :

« Ces vers sont dignes de vous. On y rattrouve la trace du Maître de la *Légende des siècles*. »

C'est en effet ce nom qui vient à l'esprit quand on étudie et la facture des vers et la tournure des pensées. Ce sont les mêmes idées, formées d'oppositions saisissantes et faisant image, présentées sous la forme imprévue et paradoxale chère à Victor Hugo.

Qu'on relise l'ode à la Martinique. C'est d'abord le tableau riant de la ville endormie et confiante, avec :

« L'infini du ciel sur sa tête,
« A ses pieds l'infini des eaux ».

Puis la description du volcan « ce noir soleil ».

Puis, après la catastrophe, cette magnifique apostrophe à la divinité terrible :

« Qu'avait elle donc fait, cette ville, Dieu juste,
« Pour que l'emplît soudain votre colère auguste !

Et cette sombre péroraison :

« Songez qu'aux yeux de Dieu, cités et mer profonde,
« Vous n'êtes rien de plus qu'aux premiers jours du monde,
« Et que lorsqu'il Lui plaît, Il jette, inassouvi,
« Dans l'éther qui frémit, énorme et pâle cuve,
« Le Pelée après le Vésuve,
« Et Saint-Pierre sur Pompéi. »

C'est du Victor Hugo tout pur, du Victor Hugo de la belle manière, celle des Odes et Ballades ; et l'ode à la Martinique rappelle à la fois l'ode à « Belgrade et Semlin », et « l'Incendie de Rome ».

Mlle Darget doit, tout au moins, être pénétrée jusqu'aux moëllles de la lecture de l'auteur des *Orientales*.

Les *Nouvelles Poésies* contiennent une œuvre que je ne me pardonnerais pas de passer sous silence, car elle est des plus remarquables. C'est un poème intitulé « Panthères », et qui met en scène la mythologique Sémiramis. Il est permis au poète d'emprunter ses sujets même à la fiction, et d'ignorer ce que les travaux des assyriologues nous ont démontré jusqu'à la dernière évidence, c'est que Sémiramis est un conte grec, et que la célèbre reine asiatique n'a jamais existé. Mais, en poésie, cela n'a aucune importance.

Ce qui importe, c'est la beauté du vers, c'est la richesse de l'expression, c'est la variété et la profondeur de la pensée. Et nous avons tout cela, admirablement, dans le tableau de cette reine, belle, orgueilleuse, cruelle comme cette panthère, son image, sa seule affection, à laquelle elle sacrifie tout, et qui meurt, laissant à Sémiramis l'horreur seule d'un crime abominable, inutilement accompli.

Si Victor Hugo est pour quelque chose dans tout cela, nous ne serions pas étonné que celui que Châteaubriand qualifiait « d'enfant sublime » ait voulu, à son tour, doter si richement de ses propres dons une jeune fille, qu'elle pût, elle aussi, mériter un jour d'être qualifiée de cette glorieuse épithète.

Lumière et Vérité.

par Mme ALEXANDRE MOREAU. Préface de LAURENT DE FAGET.

Le Spiritisme éveille un intérêt toujours croissant. Mais si tout le monde en a entendu parler, grâce aux journaux quotidiens, qui daignent parfois en entretenir leurs lecteurs (la plupart du temps pour le ridiculiser), combien d'idées fausses circulent à son égard dans le grand public ?

C'est pour jeter quelque lumière sur cette science nouvelle, c'est pour apporter la vérité à ce sujet, que Mme A. Moreau a écrit son livre, qui justifie bien le titre qu'il porte.

Tout le monde n'a pas le temps de lire les ouvrages spéciaux, déjà très nombreux, qui traitent du spiritisme avec compétence : Allan Kardec, Gabriel Delanne, Léon Denis, W. Crookes, Aksakoff, E. Nus, D^r Gibier, etc. Mme A. Moreau, qui se les est assimilés, y a fait des emprunts multipliés et intelligemment choisis, qui épargneront peine et temps aux lecteurs de « Lumière et Vérité. »

Elle y a joint quelques-unes de ses propres expériences, et un exposé philosophique de la doctrine Kardécienne, appelée, pour elle, à remplacer les religions actuelles, si ébranlées et si peu en harmonie avec notre époque.

Tout le monde lira avec intérêt ce livre hautement moral et instructif.
Prix : 3 francs.

SATAN-DIEU, par X...

Voici une œuvre intéressante au point de vue métaphysique. A cette époque, où les données de la science tendent au « monisme », il est bon de signaler les ouvrages qui sont écrits dans ce but.

Au monisme matérialiste, il est possible d'opposer le monisme spiritualiste. L'auteur croit utile pour cela d'imaginer un nouveau vocable le « mentalisme » qui ne veut pas dire autre chose que l'ancien idéalisme philosophique.

Son ouvrage se divise en deux parties, l'ontologie et l'ontogonie.

D'après l'auteur, nos sensations sont purement idéales et métaphysiques et ont leur source dans l'intelligence, contrairement au système des sensualistes qui ont dit : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Pour lui, c'est Platon qui a raison contre Locke. L'homme est une âme qui semble se servir de son corps et c'est Dieu qui pense, jouit et souffre en lui. Il souffre depuis qu'il s'épure, c'est-à-dire de toute éternité, et, par l'éternel progrès, il se perfectionne de plus en plus sans pouvoir atteindre la perfection absolue.

C'est l'idée d'Hégl. Dieu est perpétuellement en train de se faire, c'est l'éternel devenir. Satan-Dieu est un seul et même être qui, parti de bas, monte toujours plus haut.

Quant à l'âme, elle est unique, éternelle, infinie ; mais, d'après l'auteur, il n'y a pas d'âmes individuelles. Et, à ce propos, il essaye de réfuter la doctrine spirite de la réincarnation. Quoique cette dernière question ne soit pas définitivement tranchée, c'est une hypothèse qui explique bien des choses au point de vue des différences sociales. Pour l'auteur, les personnalités disparaissent une à une ; c'est nier l'immortalité de l'âme et rendre illusoire la sanction morale de ses actions. En un mot, l'auteur impose une sorte de panthéisme idéaliste, sans âme individuelle, en désaccord avec la vraie doctrine spirite.

Tenons-nous également éloignés de ces deux métaphysiques, dont l'une nie la survivance du moi, et l'autre, tout en affirmant l'âme immortelle, va jusqu'à la négation de Dieu.

JULIEN LARROCHE.

RHEA L'ONDINE

(Suite) (1).

Plusieurs années se passèrent encore, j'écrivis deux ou trois fois par an à Mme Beder, qui me donnait des nouvelles de tante Pierrette. Mon capitaine mourut et je lui succédais dans le commandement de *La Brillante*. Je réalisais de beaux bénéfices, ma société était très satisfaite de mes services enfin je reçus de Cologne la nouvelle du décès de la vieille parente de Pierrette ; j'avoue que j'en fus ravi... Dès que mon navire revint à Hambourg, je pris quinze jours de congé et je courus à Cologne rendre visite à l'amie de ma tante, à Mme Beder.

— Pierrette t'attend, mon cher Nardhyn me dit Mme Beder, elle brûle du désir de te pardonner ; rends-toi donc au plus tôt auprès d'elle.

Ma bonne tante reçut l'enfant prodigue avec des transports de joie et je me sentis le plus heureux des hommes en me voyant si bien et si entièrement absous !

— J'accepte tes économies, me dit ma tante, pour te les mieux conserver que tu ne le ferais peut-être toi-même ajouta-t-elle en souriant finement, à ce sous-entendu ; car il faut vous dire, ma chère Madame Dumbart, que j'avais fait à Pierrette une confession générale de ma vie toute entière, depuis l'époque où j'avais quitté son toit.

Je passais dix à douze jours auprès de cette bonne tante dans un très grand contentement de cœur et d'esprit ; nous fîmes ensemble des projets

(1) Voir la *Revue* de juin dernier.

pour le temps où je résignerai mon poste de capitaine pour venir vivre à la campagne avec tante Pierrette; puis je repris la route de Hambourg, plus heureux que je ne l'avais jamais été de ma vie.

A chaque rentrée de *La Brillante* à son port d'attache, à Hambourg, j'allais embrasser ma tante et cela dura ainsi assez longtemps et certes aurait duré davantage encore si je n'étais tombé très sérieusement malade au Bengale. Je revins donc en Allemagne, mais j'étais presque mourant et ne pus être transporté chez ma tante à Unkel qu'à petites journées. J'étais si affaibli que je n'étais qu'à demi conscient de ce qui se passait autour de moi.

Aux soins que me prodiguait Pierrette et sa jeune servante Kath (la même à qui est confié actuellement notre service) venait se joindre ceux d'une jeune personne qui m'était inconnue; c'était une demoiselle de 25 à 28 ans très blonde et très pâle, mince, de taille moyenne, le visage agréable bien que sans beauté, mais d'une grande douceur d'expression. Cette douce créature parlait peu et semblait glisser sans bruit plutôt que marcher dans ma chambre; je la pris assez longtemps pour un fantôme, comme il m'arrivait d'en apercevoir dans ma fièvre.

— Il est sauvé, dame Fleycher! s'écria un jour le médecin, en serrant la main à ma tante.

— Quel bonheur, dirent en même temps deux voix : celle de Pierrette et celle de l'inconnue.

J'eus la force d'appeler :

— Bonne tante, dites-moi, qu'elle est cette jeune personne qui prend soin de moi avec vous et que je ne connais point?

— Une orpheline, Pierre, à qui j'ai donné asile chez moi et qui certes n'est pas ingrate! ... Elle le prouve bien tous les jours. Son histoire est courte. Ayant perdu père et mère, restée seule, son oncle paternel le maître de l'Ecole d'un hameau voisin, l'avait recueillie; le bon homme était âgé; il est mort, il y a quelques mois. Je le connaissais un peu; il m'a recommandé sa nièce Noëma et je le répète, mon ami, depuis que cette pauvre enfant est auprès de moi, je m'applaudis de l'avoir en quelque sorte adoptée. Elle est douce et pieuse, bien que fort peu démonstrative. Elle a beaucoup de cœur et le prouve souvent, sans s'en douter.

— Viens, Noëma, dit ma tante à la jeune fille, Pierre qui sait à présent qui tu es veut te remercier de tes soins et de tes attentions pour lui.

Noëma s'approcha toute rougissante en balbutiant quelques paroles de politesse. La connaissance était faite et n'ayant qu'à me louer par la suite de l'exquise délicatesse de Noëma, je m'attachais à elle en même temps que je me rattachais à la vie, que ses soins et ceux de Pierrette me faisaient apprécier plus que jamais. En effet entrer en convalescence d'une grave

et longue maladie change tout à fait les goûts et les idées d'un homme. On voit les choses d'une tout autre manière, quand on a vu de près la mort, qu'on a franchi à moitié les portes du tombeau !

Si je revins complètement à la santé après plus de 15 mois de souffrances ou de faiblesse, je n'en fus pas moins vieilli avant l'âge ; j'avais encore de la force, mais il me fallait pour toujours renoncer à mes voyages en mer, je n'avais plus la vigueur nécessaire ; aussi je regrettais alors, amèrement, de ne m'être pas marié dix ans auparavant ; mon dos, quelque peu voûté me donnait l'aspect d'un vieillard ! Je ne m'arrêtais pas même un instant à la pensée que le mariage fût encore une chose possible pour moi ! ...

Enfin remis, dès que je le pus, je m'occupais avec plaisir de soulager ma tante dans l'exploitation de son petit domaine, auquel j'ajoutais quelques arpents de terre. Nous vivions heureux tous les quatre, car Noëma et notre servante Kath semblaient faire partie intégrante de la famille, tant elles étaient dévouées pour Pierrette et moi. J'étais revenu, chère Madame, à des sentiments religieux ; nous fréquentions assidûment notre église à Unkel et nous nous liâmes intimement à la famille du pasteur Prunels récemment installé au presbytère.

Un matin, je me le rappelle fort bien, j'étais en train de placer mes lignes sur les bords du Rhin, lorsqu'un cri déchirant parvint à mes oreilles ; je reconnus la voix de Noëma, je courus assez inquiet vers la maison ; j'y trouvais sur le seuil Kath qui, toute en larmes, s'écria en me voyant :

— Ah ! mon maître, mon cher maître, je crois que madame est morte ! ...

La bonne fille disait, *je crois*, afin d'adoucir le coup, qu'elle savait bien qu'elle me portait au cœur ; car lorsque Noëma avait poussé le cri déchirant, que je venais d'entendre, c'est qu'elle avait trouvé ma chère tante froide et rigide dans son lit ! La chère femme était morte dans la nuit.

Je fis immédiatement atteler la carriole et fouettant vivement ma bête je me rendis à Unkel quérir le médecin et notre pasteur.

Mais hélas la mort de ma tante n'était que trop réelle.

M. Prunels fit les prières d'usage et le lendemain, nous accompagnâmes tous en pleurant ma chère tante à sa dernière demeure !

Combien, je regrettais alors de ne l'avoir point précédée dans la tombe.

Dès lors, plus rien ne m'attachait à la vie ; j'étais vraiment inconsolable et je me prenais à regretter de nouveau amèrement le chagrin que j'avais causé jadis, il y avait déjà longtemps à celle qui fut ma seconde mère.

Notre pasteur fut très bon pour moi en cette cruelle épreuve. Aux consolations de la religion, il joignit celles que lui suggérait une franche et véritable amitié.

— Votre tante, me dit cet excellent homme, après quelques jours laissé à l'expansion de ma douleur, votre tante vous a fait son unique héritier, mais

elle m'a chargé de vous remettre la lettre que voici, dans laquelle, elle vous recommande sa protégée Noëma, ainsi que la fidèle Kath.

M. Prunels me tendit la lettre, et se retira aussitôt.

Je m'enfermais dans ma chambre pour lire avec attention les dernières lignes écrites par celle que je pleurais.

— O chère tante, me disais-je en rompant le cachet de cire, tes désirs sont des ordres pour moi, et je te jure d'obéir à tout ce que tu as inscrit ici et je portais à mes lèvres avec respect cette lettre dernière.

Quel fut mon étonnement, après y avoir lu ceci : « Mon cher Pierre, si tu veux que mon âme soit heureuse, épouse Noëma ; elle t'aime, j'en ai la certitude ! Je ne lui ai rien laissé par testament, car je désire qu'elle te doive tout. C'est une âme d'une pureté rare ; avec elle, je le sais, tu vivras encore longtemps paisible et content. — Gardez Kath, avec vous, et donne-lui l'argent que je lui destine ; il est contenu dans une bourse en soie rouge, placée dans le tiroir de gauche de mon armoire.

Je laissai tomber la lettre, tant ce qu'elle contenait au sujet de Noëma me stupéfiait.

— Quoi, me disais-je, cette personne qui a vingt ans de moins que moi m'aimait !... Ce n'était pas possible !... Je suis presque un vieillard... Pierrette s'est trompée, elle a pris son désir pour une réalité... et quant à sa protégée, ayant deviné son désir, elle l'a prévenue par reconnaissance... Non, non ; je partagerai en frère avec Noëma ; elle choisira ici, tout ce qu'elle voudra et comme je veux conserver la maisonnette et le petit bien de ma tante, je donnerai à cette jeune fille tout l'argent disponible, afin qu'ayant une petite dot, elle trouve un mari de son âge et de son goût ! Je remplirai ainsi les désirs et vœux de ma tante pour le bonheur et l'avenir de sa protégée, sans lui imposer l'union avec un vieux tel que moi !...

Pierrette, moins aveuglée par sa tendresse pour moi, sera, je l'espère, satisfaite de cette dérogation à ses désirs...

Je ramassais la lettre et, la tenant en main, je me rendis dans la pièce où nous sommes, dans laquelle Noëma se confectionnait un vêtement de deuil.

En me voyant pâle et fort ému, la jeune fille me regarda timidement ; elle n'osait me questionner.

— Noëma, lui dis-je alors, en lui prenant les mains, de tout ce qu'a laissé ma tante, je te donne la moitié, elle l'a désiré, et je suis heureux de partager avec toi, comme frère et sœur !...

— Je ne veux rien, répondit-elle, que continuer à vivre sous ce toit hospitalier, en vous servant avec Kath !... Oh ! Monsieur Nardhyn, ne m'éloignez pas, même avec de l'argent... même avec une somme quelconque... et sa voix se perdit au milieu de sanglots.

Je tâchais de calmer Noëma, ses mains tremblaient dans les miennes et, tout à coup, je me sentis remué jusqu'au fond de l'âme.

Elle m'aimait vraiment, pensais-je ? aussi j'ajoutais aussitôt :

— Ma tante me dit que vous avez beaucoup d'amitié pour moi, Mademoiselle...

— Oh ! oui, Monsieur, vous avez été toujours si bon pour l'orpheline ! Comment ne pas vous aimer ?

— C'est donc la reconnaissance seule qui vous attache à ma personne, Mademoiselle, comme à ma chère tante ?

Noëma leva sur moi des yeux pleins de larmes et, souriant naïvement, elle répondit :

— Ce n'est pas de la même manière, Monsieur... Pourtant j'aimais bien Mme Freyher !

Puis tremblant d'en avoir trop dit, la jeune fille voulut me quitter ; je la retins ; j'étais fort ému ; une voix intérieure me disait : « Tu es aimé !... »

— Noëma, si la différence d'âge si grande qui existe entre nous ne vous effrayez pas, voulez-vous devenir ma femme?...

— Je ne puis croire à un tel bonheur, s'écria Noëma et je ne sais si je le mérite !... Votre femme !... Devenir votre femme, la compagne de votre vie ! Ne plus vous quitter jamais ! Ah ! Monsieur Nardhyn, est-ce bien réel, ce que vous m'offrez !...

J'oubliais mon âge et mes cheveux gris à l'explosion de cette joie sincère. J'embrassais tendrement ma fiancée qui, un mois plus tard, devint ma femme. Je fus alors si complètement heureux en ménage, que je n'ai pas de paroles pour vous dépeindre ma félicité. Jamais les passions de ma jeunesse ne m'avaient fait connaître le véritable amour. Si ma chère Noëma m'aimait, elle adorait à l'avance l'enfant qu'elle espérait tous les jours. Après huit mois d'union, comme rien ne lui faisait présumer une grossesse, ma femme qui sans cesse parlait du bébé tant désiré, devint mélancolique. J'en eus un grand chagrin, car je vis bien clairement alors que Noëma était plus mère qu'amante, en sorte que si le ciel ne lui accordait pas d'enfant, elle serait fort malheureuse. Je découvris un jour dans une corbeille le commencement d'une layette que ma chère femme confectionnait en cachette pour tromper sa vaine attente.

Je voyais avec désespoir des traces de larmes sur le visage de Noëma, lorsque j'entrais à l'improviste et qu'elle n'avait que le temps d'essuyer ses yeux. — Je faisais semblant de ne m'apercevoir de rien, mais je priais le ciel de nous accorder un enfant.

L'anniversaire de notre mariage arriva ; ma femme parut faire trêve à sa constante préoccupation. Elle fut charmante et douce, comme toujours ; elle

me renouvela l'assurance de son bonheur d'être unie à moi et enfin de l'espoir qu'elle avait d'obtenir la grande joie de la maternité.

— Pierre, me dit-elle, j'ai reçu un conseil d'une pauvre femme, à qui j'ai fait l'aumône, cette femme m'a affirmé que, si je suivais son conseil, je serais bientôt mère ; mais il faut que tu ignores ce que je ferai pour cela, seule Kath connaîtra une partie du secret.

Je pensais qu'il s'agissait de quelques recettes fortifiantes, sans doute inoffensives.

J'adhérai aux désirs de ma femme. Je remarquais bientôt de longs dialogues à mi-voix, avec notre servante, et le matin à l'aube, Noëma me croyant encore endormi, glissait doucement du lit, puis quelques minutes après, je l'entendais sortir de la maison. — Je regardais par la fenêtre entr'ouvrant à peine les volets et je la vis se diriger avec Kath vers le fleuve ; ensuite les arbres ne me permirent pas de les suivre plus longtemps, car ils dérobaient les deux femmes à ma vue.

Noëma revint bientôt joyeuse et frisonnante se remettre au lit.

— Tu viens de te baigner, lui dis-je ; je ne te demande rien, ajoutais-je, je respecte ton secret ; cependant je te prie d'être prudente ; la saison est encore bien froide pour se baigner d'aussi bon matin !... Si ce système de bain froid est utile pour le but que tu poursuis, je te ferai observer que pour moi ta santé m'est plus précieuse que tout le monde...

Noëma me ferma la bouche par un baiser. — La chère femme paraissait si certaine du résultat de son entreprise, qu'elle en était toute joyeuse et comme sa gaieté était tout à fait revenue, je ne lui fis plus jamais aucune observation.

(*A suivre.*)

M. A. B.

Pour paraître fin septembre.

LÉON DENIS. — **Dans l'invisible. Spiritisme et Médiumnité.** — Traité de spiritualisme expérimental.

1^{re} Partie : Les faits et les lois ; Pratiques de la médiumnité ; Méthodes d'expérimentation ; Formation et direction des groupes.

2^e Partie : Les fantômes des vivants et les esprits des morts ; Phénomènes spontanés ; Typtologie et Psychographie ; Incorporations et Matérialisations des défunts ; Identité des esprits (cette partie contient un grand nombre de faits inédits observés par l'auteur durant 30 années d'expérimentation).

3^e Partie : Grandeur et Misère de la Médiumnité. Abus, dangers et contradictions. Le Martyrologe des Médiums ; la Médiumnité glorieuse.

Un volume in-18 de 500 pages environ. Prix : 2 fr. 50. Leymarie, éditeur.

Le Gérant : P. LEYMARIE